

## La victoire (?) libérale dans Labelle

Rien de plus significatif que l'attitude des deux ou trois cent personnes massées, jeudi soir, devant la "Presse", dans l'attente des résultats électoraux.

La foule était nettement hostile au gouvernement: une grêle de lazzi, de pointes, de calembours peu doucereux accueillait la nouvelle de la "victoire libérale".

Pas un hurrah ne fut poussé en l'honneur du gouvernement.

Un organisateur libéral avait déclaré, dimanche dernier: si nous ne pouvons pas gagner cette élection, nous la volerons!

Avec le whisky, l'argent, les menaces les plus indignes on a littéralement volé cette élection. Ce que le "Canada" appelle un triomphe "décisif" n'est qu'une victoire à la Pyrrhus.

Le ressentiment de la population mont-réalaise à l'égard du régime des faux libéraux s'accroît très visiblement. Ni "l'organisation", ni les palinodies de la presse rouge ne pourront changer l'opinion; de plus, la manière dont nos opportunistes ont remporté ce maigre succès dégoûtera bon nombre de partisans tenaces de même qu'elle affermera l'espoir des adversaires. "Nous en avons assez du régime", pense le gros public; et ceux qui, comme nous, demeuront invinciblement optimistes, répèteront le mot fameux: On les aura!

Ajoutons: et plus vite que l'on ne pense...

Roger MAILLET.

12 Août 1922

A Simplex.

## La grande pitié de Notre-Dame-de-Lourdes

Samedi dernier, dans un article bien senti vous déploriez de voir le mauvais goût, qui règne en maître dans notre ville, prendre demeure dans nos églises. Vous signaliez quelques uns des "attentats" commis à Notre-Dame de Lourdes; vous donniez l'éveil à notre somnolence en face de ce sanctuaire dont le caractère religieux et artistique est menacé et que nous pensons à bien regarder et à défendre alors seulement que le "sabotage" y a déjà exercé son oeuvre.

Quelle serait donc la matière de ce "pamphlet" qu'il faudrait intituler "La grande pitié de Notre-Dame de Lourdes, sanctuaire national"? D'une façon générale ce sont ces innovations intempestives qui détruisent l'harmonie de son plan réalisée par le parfait accord entre les moyens artistiques et l'impression religieuse que l'artiste avait su créer.

Vous avez noté en hors d'oeuvre le pavé pour salle de bain, les plaques de marbre blanc, les pistolets "pompiers", les statues dont la moindre n'est pas celle de la façade dans son enveloppe d'or, l'inconvenance de la verrière lumineuse de cet encadrement d'autel qui entoure la majesté d'un mystère, etc. . . .

Poursuivons l'énumération. Ce qui détruit aussi ce sont ces réparations qui gâchent plus qu'elles ne réparent; parties remplacées ou ajoutées au petit bonheur sans tenir aucun compte du dessin des parties primitives; accouplement de matériaux disparates, de profils divers; raccords mal faits; juxtaposition de couleurs fausses sans cesse modifiées au goût de rapins d'occasion; retouches malhabiles aux décorations murales ou aillères; nettoyage imprudents etc. etc. en un mot, tout ce qui transforme graduellement une oeuvre consciencieusement exécutée au début, en un rapage incohérent et informe.

Meurtrissures d'échelles, coups d'outils qui attaquent l'ornementation et les enduits, ouvrent les crevasses, fendillent le marbre et la pierre, tous révélateurs d'essais en tout genre sont les compléments de ces sortes de travaux.

Nous ne mentionnons que pour mémoire les piédroits et pointes de clous qui nous apprennent le rôle de panneau pour annonces que la porte principale aux motifs sculptés a trop souvent joué ceci n'entre évidemment pas dans le chapitre des réparations.

A l'intérieur, une cause directe de détérioration est l'abus des cierges et lampions. Ce sont ces massifs fumants qui déposent depuis trop longtemps déjà leur couche néfaste sur la décoration si délicate des murs. L'usage de draperies noires, le placement et déplacement de cercueils, catafalques, etc., en sont une autre.

Ce qui brise l'ordonnance générale et détourne l'attention de la pensée maîtresse de toute cette composition religieuse si bien liée c'est l'introduction d'objets multiples (statues, cadres, plaques, etc.) objets respectables, sans doute, mais étrangers au culte spécial que l'on avait voulu mettre en honneur.

Je ne reviendrai pas sur l'éclairage à contresens du choeur qui a brouillé toutes les valeurs établies par l'artiste pour servir un jeu de lumière qui, lui, n'a rien de bien respectable.

Ce qui amoindrit encore l'impression esthétique et religieuse, c'est l'intrusion d'objets de commerce banals et voyants là où la lumière s'était faite humble et pieuse au service d'une idée, exprimée symboliquement dans les moindres détails jusque dans les objets d'utilité, tels que le grillage de la table de communion, les gazeliers simples et menus etc. Ceux-ci ne prétendaient pas rivaliser d'éclat avec l'or fin des arabesques ou des champs avec fleurs de lys. Des significations de ces grossières appliques de métal bronzé, introduites à coups de couteau sous les têtes des chérubins, symboles d'amour et de prière? Elles avaient été placées à dessin au-dessus des jolies colonnettes du choeur. Ces têtes sont l'oeuvre du sculpteur de mérite qui a donné les prémises de son talent à cette chapelle. Et les

## "COUPABLE NEGLIGENCE"

Il y a quelques jours, deux adultes et dix enfants étaient brûlés vifs dans une institution de charité. En moins d'une demi-heure, l'édifice incendié a été détruit et, malgré le dévouement des directeurs et de quelques citoyens venus au secours, on a laissé périr dans les flammes dix enfants âgés de 6 à 13 ans.

Comme dans tous les cas de ce genre, IL N'Y AVAIT PAS D'ESCALIERS DE SAUVETAGE à l'édifice et aucun moyen de pénétrer dans des dortoirs, sauf par l'intérieur et par un escalier en bois.

Il existe dans notre province une loi qui ordonne de placer des échelles ou escaliers de sauvetage dans toutes les usines, établissements industriels, couvents, collèges, orphelinats, hôtels, etc. La province paie fort cher une demi-douzaine d'inspecteurs chargés de faire respecter la loi, mais la loi demeure lettre morte.

Les grandes usines, certaines communautés et beaucoup de particuliers se fichent absolument de la loi et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les inspecteurs, même s'ils le voulaient, ne pourraient arriver à la faire respecter.

Nous savons des cas où des rapports ont été faits par des inspecteurs pour forcer tel ou tel établissement à placer des échelles de sauvetage et où certaines influences québécoises ont empêché le rapport de l'inspecteur de se faire jour.

Notre gouvernement provincial pourrait peut-être employer une partie de ses revenus immenses à poser des échelles de sauvetage aux usines, collèges ou couvents qui refusent d'en poser. Cela coûterait, sans doute, assez cher, mais ce serait de l'argent bien dépensé. Du reste, on pourrait, avec le concours de M. Perron, les faire construire en ciment.



A la devanture d'un bijoutier, d'un marchand de pipes, ou d'un magasin une grande coupe en simili argent, en forme d'oeuf avec deux bras maladroits, l'éternel style amphore, destiné au club vainqueur de la grande partie de... parchési.

Une coupe? Mais nous sommes en une ère de démission. L'habitude du vin a créé la coupe: pas de vin, pas de coupe. Alors pourquoi une coupe? Je suggère une tabatière pour cocaïne. En l'occurrence, l'un vaut l'autre.

\*\*\*

Le candidat-député Crook, connu de tous comme tel, voudrait être député: une tare ne lui suffit pas. Les compatriotes ne veulent pas de lui; ils le connaissent trop. Mais ses complices affirment qu'il sera élu par acclamation. Les indécis voteront pour lui. Les indécis c'est la masse. Crook est élu. Nouvelle tare... pour le pays. Pourquoi est-il élu? Parce que chacun, dans son for intérieur, désire être du côté de la Force, près du Pouvoir. L'humanité esclave n'a pas encore libéré sa raison.

\*\*\*

La vieille Irlandaise qui ne veut pas quitter sa hutte de la Pointe St-Charles émeut le coeur des Social Service Guild. Il y a bien des dizaines d'années qu'elle vitote dans cette hutte sans qu'on s'occupe d'elle.

Pourquoi donc cette subite pitié? Et bonnes gens, c'est tout simplement parce que sa hutte est dans la ligne d'une rue projetée. Cette misérable hutte gêne les promoteurs. C'est une verve sur le bout de leur nez.

Tenez bon, la vieille. Qu'il vous la paient très, très, très cher, votre hutte. Ce ne sera jamais assez cher.

\*\*\*

Un gamin de 15 ans préfère aller en prison plutôt que de dénoncer ses complices qui vendaient des drogues. La parole d'honneur n'a plus de valeur que dans le monde des apaches. Avis à M. Taschereau, le Latin.

\*\*\*

"Notre mentalité d'éunuques, notre manque de fierté nationale, notre servilité et vaniteuse pleurerie..." Ces paroles sont de M. Bourassa. ("Devoir" du 10 août).

Que va dire M. Magnan, son excellence M. Magnan? Il faut qu'il récolte dans sa vaine notre mission "providentielle."

\*\*\*

Lors de son récent voyage en Allemagne, Lord Northcliffe a refusé de serrer la main d'un Allemand. Si c'eût été Lord Georges il l'eût embrassé ce cher Allemand. N'oublions pas que Lloyd Georges a voté contre la participation de l'Angleterre à la guerre et en 1918 il y a retenu à ne rien faire, en Angleterre, plus de 800,000 hommes exercés, alors que le maréchal Haig réclamait des renforts à cors et à cris.

On dit que son prochain prêche, à Lloyd Georges, développera le thème suivant:

Ne frappez jamais un Allemand, même avec une fleur!

\*\*\*

Si les navires de guerre anglais se buttent dans les côtes en essayant de traverser le Détroit de Belle-Isle, notre confiance augmente en la terrible flotte dont la supériorité réside, plutôt dans sa quantité que dans sa qualité.

Car, depuis Trafalgar, elle se repose sur ses lauriers.

trois globes blancs qui, pour les étouffer se dressent vers les saints inspirés dont la pensée se porte ailleurs, justifient-ils l'importance de leur rôle par l'immolation de ces motifs sculptés?

Du reste, nous n'en sommes pas à chercher la justification de tout ce qui sacrifie la noblesse du culte à nos fantaisies mondaines ou à nos étroites manies dévoties, de notre fureur d'abattre tout ce qui exprime la meilleure pensée d'autrui de notre lâche abdication de nos devoirs publics en face de tout ce qui abaisse notre idéal religieux et national. Nous constatons et nous déplorons. "Esprit moderne" prononcez le correspondant du Devoir; "barbarie ambiante", rectifiez-vous sans en marquer la cause. Pauvre esprit coup sûr, qui ne vient pas d'en haut et ne saurait animer d'un souffle bien puissant nos aspirations vers les sommets du bien et du beau.

VERAX

Le Matin publiera la semaine prochaine un conte inédit de M. Jean Aubert Loranger: LE RATEAU MAGIQUE.

## CHRONIQUE THEATRALE

Au Théâtre CANADIEN: "Le médecin des Dames", vaudeville en trois actes de M. Albert Carré.

La saison s'ouvre brillamment au Théâtre Canadien par un joyeux vaudeville qui porte aussi le titre de "Docteur Jojo." Le spectacle n'est pas long mais de meilleures qualités.

Le docteur Richard vient d'épouser la fille de M. et Mme Courteuil. Richard a de la fortune, cependant il a fait un mariage d'amour. C'est aussi l'intention de son ami Armand, lequel veut épouser la jeune demoiselle Courteuil. Le père Courteuil a de vastes projets en tête. Trouvant son genre osé, il le décide à reprendre la profession de médecin qu'il avait abandonnée pour le mariage. Richard finit par accepter avec l'idée qu'il dégoûtera bien à tout jamais son beau-père de la médecine. Mme Docteur Richard est certaine de la fidélité de son mari. Une voisine, Mme Cocherel, femme du commissaire de police Cocherel et ancienne actrice des Variétés, lui assure que tous les hommes sont des farceurs. "La preuve? demande cette naïve Mme Richard." — La preuve: envoyez-moi votre mari pour une visite de nuit. Il ne sera pas long à me déclarer sa passion! Mme Richard, tout en protestant du contraire, accepte le défi de Mme Cocherel.

Armand "l'amoureux de mademoiselle" (comme dit le domestique en l'annonçant) demande à Richard la main de sa belle-soeur. Richard veut bien intervenir pour ce brave Armand "liquide le passé." Le passé d'Armand ne tient pas à grand chose: une actrice à qui il écrit des vers... de Victor Hugo! C'est au cours de cette conversation entre Armand et Richard que ce dernier fait une révélation importante. Avant son mariage, il était le docteur Jojo le médecin des cocottes parisiennes.

Le défi de Mme Cocherel se présente sous la forme d'un billet adressé au Docteur Richard, le demandant pour une visite de nuit. Richard quitte le domicile conjugal pour se rendre à cette malade. Il part avec les bénédictions de papa Courteuil qui s'écrit en se frottant les mains: "Il est sauvé!"... Mme Cocherel, habillée d'un déshabillé vaporeux est couchée toute languissante sur un divan rouge. On sonne. "Le Docteur Richard" annonce la femme de chambre. C'est Armand. Il vient liquider le passé. Cette actrice à qui il écrit des vers n'est autre que Mme Cocherel. Se faisant passer pour Richard, il tâte le pouls de la femme du commissaire jusqu'au moment où celle-ci le fait entrer dans sa chambre en lui disant qu'elle ira le rejoindre. Mais au lieu de s'y rendre, elle écrit vivement à Mme Richard: Venez vite. Votre mari est un monstre." Lorsque Mme Richard arrive, Mme Cocherel la fait entrer à sa place dans la chambre où est Armand croyant que c'est Richard.

Le véritable docteur se présente. Mme Cocherel reconnaît son Docteur Jojo. Richard proteste en affirmant qu'il est bien le Docteur Richard. Mme Cocherel comprend sa gaffe et se jette sur le divan rouge, en proie à une violente attaque de nerfs. Pour réparer la gaffe elle fait entrer Richard dans la salle de bain. Avant qu'il ait le temps de délivrer Mme Richard, M. et Mme Courteuil se présentent et réclament à grands cris leur fille qu'ils savent être chez la femme du commissaire Mme Courteuil, dans son affolement, entre dans la salle de bain pour y trouver sa fille. Le commissaire, qui a des soupçons et veut en avoir le coeur net au sujet de sa femme, revient à l'improviste de la perfection où il devait passer la nuit. Il rencontre papa Courteuil qu'il veut tuer puisque Courteuil a tout l'air d'un amant surpris. Courteuil se sauve mais il laisse sa redingote. Cocherel y trouve une carte de visite du Docteur Richard. Armand sort de la chambre de Mme Cocherel. "Qui êtes-vous?" hurle le commissaire.

"Je suis le docteur Richard." Nouvelle menace d'assassinat. Armand se sauve aussi. Reste le véritable Richard qui sort de la salle de bain en éternuant (car il vient de recevoir une douche) et qui rencontre Cocherel. Cocherel en présence d'un troisième Docteur Richard devient fou furieux et tire des coups de pistolet à droite et à gauche pendant que Mme Courteuil et sa fille retrouvée se consolent entre elles.

Enfin, Richard apprend que sa femme s'est trouvée enfermée dans une chambre noire avec Armand. Il chasse Armand. Courteuil apprend également que son genre a passé quelques minutes dans la salle de bain en compagnie de maman Courteuil. Voilà de quoi disloquer toute la famille. Mais tout s'arrange. La petite Mme Richard avait gifflé Armand et Mme Courteuil avait douché Richard. Armand épousera la cadette de Courteuil. Richard ne fera plus de médecine. Quant au commissaire qui a découvert dans un tiroir les vers que le jeune Armand avait adressés à sa femme, il le jure de retrouver Victor Hugo pour lui demander une explication.

Ce vaudeville d'excellente venue ne manque pas d'esprit et de verve. Le rire est continu et l'action se déroule dans la plus amusante des fantaisies. Il ne se dégage pas de la tradition; il se rapproche par son intrigue de plusieurs comédies de la même marque. Il peut être qualifié de très habile à cause de l'enchaînement vertigineux de son second acte qui est le meilleur des trois.

"Le médecin des dames" est joué avec beaucoup d'entrain par Mlle Zlata. D'abord, très à l'aise dans le rôle de femme du commissaire et dont le comique est plaisant; par Mlle Giroux, un jeu jeune pour Mme Richard mais délicieuse et vive; par Mme Rivière, habile à doucher son genre et drôle à souhait; par Mlle Prigent, indifférente comme toute jeune fille bien élevée; par Mme Nozière, toujours sur le pont et ne manquant pas de savoir; par M. Filion, qui a montré

(suite à la page 4)

## LA VOIX DE ROME

Charité — Les paroles du Souverain Pontife et nos syndiqués — Pie XI, Gorki, Nansen et Tikhon — Reconnaissance diplomatique — Les petits seront-ils toujours la proie des gros — Un livre remarquable — Le Pape n'a cure des pouces baissés — Qu'ils vivent!

Nous n'avons pas d'enthousiasme plus qu'il n'en faut pour la charité organisée. Il est un lieu commun trop souvent cité et qui ne dit pas grand-chose: les petits ruisseaux font les grandes rivières. Nombre de sources claires ont été bues par les terres ou aspirées par le soleil avant d'arriver à destination et nous nous sommes demandé nombre de fois sans avoir jamais eu de réponse à notre question, si l'argent donné à la Belgique et à la France avait été touché par les malheureux qui agonisaient sous le joug allemand. Trop d'entrepreneurs entre les miséreux et leurs bienfaiteurs ne laisse pas de nous inquiéter quelque peu. L'impuissance de la charité à combler le gouffre qui se creuse de plus en plus dans ce volcan qui est notre monde est manifeste. L'aumône comme certains onguents entretient l'infection et la purulence dans la plaie du paupérisme depuis vingt siècles. La parole du Christ: "il y aura toujours des pauvres parmi vous" sera vraie, "l'ordre" social actuel durera. Quoique nous soyons persuadés que le superflu des riches quand il atteint les nécessiteux n'est qu'un palliatif, nous trouvons opportun et en même temps admirable l'intervention de Pie XI auprès des catholiques en faveur des affamés de Russie. Les termes mêmes de la lettre apostolique honorent leur auteur. "Bien que séparés depuis longtemps (les Russes) de notre communion, nous avons voulu leur transmettre avec la parole de réconfort les vœux ardents de notre coeur..." Plus loin: "Enfin pour encourager par l'exemple une oeuvre si nécessaire, nous voulons participer nous-mêmes à cette bonne oeuvre par une somme de deux millions et demi de lires... Les subsides seront distribués aux plus nécessiteux sans distinction de religion ni de nationalité..." Nous espérons que cette leçon de tolérance et d'humanité portera des fruits dans Québec. Ces membres des unions catholiques qui ne veulent des avantages et de la protection que pour ceux de leur confession devront rougir de leur exclusivisme en lisant la lettre du Souverain Pontife! Mais avant Sa Sainteté, Maxime Gorki avait adressé ce manifeste: "Aux ouvriers français. Par l'inflexible volonté de l'histoire, les travailleurs russes accomplissent, en ce moment, une expérience sociale dont les enseignements seront extrêmement féconds pour la classe ouvrière du monde entier. La famine — conséquence d'une sécheresse sans précédent — menace d'interrompre cette grande expérience; la famine risque d'anéantir les meilleures énergies du pays incarnées dans la classe ouvrière et dans ses hommes de science; la famine y tuera des milliers et des centaines de milliers d'enfants. Vous, les représentants de la nation qui, la première, tenta d'accomplir la grande oeuvre de justice sociale, vous les descendants des hommes de 1848, vous comprendrez la nécessité de venir en ces jours redoutables à l'aide du peuple russe." Nansen a multiplié ses appels au monde civilisé en faveur de la patrie des soviets. Ce n'est pas sans une certaine surprise que nous voyons le chef de la chrétienté, Maxime Gorki, le célèbre Nansen, le patriarche Tikhon communier dans un même sentiment de pitié pour le malheureux pays sur qui le bras du destin s'est apesanti. Ceux qui n'ont pas voulu préjuger les actes du nouveau gouvernement doivent s'en féliciter aujourd'hui en voyant que Pie XI ne traite pas comme des damnés ceux qui tentent, aujourd'hui la régénération du monde. Si l'aventure russe devait avoir le chaos pour épilogue, le pape s'engagerait-il sur un terrain aussi incertain? Ceux qui savent lire entre les lignes des documents officiels donnent au geste papal une signification que l'on n'avait pas prévue. Les mots comme dans tous les actes diplomatiques ne disent pas grand chose, mais l'inspiration qui les a dictés est surtout d'une haute importance. C'est alors qu'il importe de savoir lire entre les lignes. Il y a eu des famines du temps des tsars — en sorte qu'il ne faut pas en tenir Lenine et Trotski responsables. Le fléau a sévi également dans les Indes et l'Algérie, d'où vient que les papes n'ont pas tendu la main à leur intention? C'est qu'il y a une différence entre une crise purement économique et celle qui est compliquée d'une mystique, où les victimes souffrent avec une sorte de ravissement, un peu comme les premiers chrétiens. Les Irlandais sont en révolution depuis toujours. Ils se battent pour l'indépendance d'un clan et une portion de liberté, mais les Russes ont un idéal de plus haute envergure, ils veulent la libération du monde. Le chef spirituel ne pouvait se désintéresser de cette expérience décisive qui remet le communisme chrétien à l'actualité. C'est l'évangile vécu, l'adventum regnum tuum que l'Eglise attendait. Quand même on a cru avoir dépeuplé le chrétien, on entre davantage dans l'esprit et dans la lettre du christianisme. Nos pharisiens qui déchirent leur robe et se voilent la face à l'énoncé du mot bolcheviste vont en faire une tête en voyant que le pape passe non pas le chapeau, mais la tiare pour ceux qu'on nous dépeignait sous les plus sombres couleurs. Voilà une surprise pour ceux qui sur la foi de la presse impérialiste, accusaient ces martyrs de tous les crimes de leurs bourreaux. Instinctivement, comme les grands tournois dressent leur carolle vers l'astre du jour, les masses interrogent la douce figure qui se révèle à eux dans une nouvelle lumière pour les orienter vers la vérité. Ceux qui sous la pression impérialiste retenaient leurs sympathies, vont s'affirmer maintenant qu'ils peuvent invoquer un si noble précédent. Dans les milieux bourgeois comme à Downing Street, on se demande pourquoi cette sollicitude touchante pour des iconoclastes, des novateurs dangereux, des boute-feu qui s'en prennent à l'ordre établi? La lettre du pape n'est pas sans causer quelque scandale, mais

est-ce que le Christ lui aussi n'a pas jeté le désarroi parmi sa nation, quand dans sa sainte colère, il leva sur les vendeurs du temple le fouet de sa sainte colère. La sainteté comme la bonté est intelligente. Elle sait que le sang et les larmes sont une rançon.

Elle sait que ce qui est semé dans les pleurs est moissonné dans l'allégresse.

Les Monts Oursins en travail enfantent-ils un titan, une souris ou peut-être rien qu'un peu de fumée mêlée de cendres et de bitume, l'infaillibilité nous fait défaut pour nous prononcer ex-cathedra. Le régime lumineux de Tolstoï et de Manning sortira-t-il de l'abstraction? Ou bien retomberont-ils nous plus avant dans la nuit? Est-il vrai que depuis Pharaon jusqu'aux rois de l'acier, la masse des hommes comme celle du menu fretin soit condamnée à être la proie des grosses bêtes? Le pape sait bien que traiter d'utopie le bonheur possible des petits, des humbles, c'est nier la justice divine et renier le divin Maître. Est-ce un nouveau gouffre qui se creuse en Russie ou une voie qui s'ouvre? Est-ce un monde qui finit ou qui naît à la lumière? Nous n'en savons rien, mais nous devons nous incliner devant cette gestation laborieuse, quel que soit le fruit des entrailles de terre coupée de trapèzes douloureuses, car jamais une autre tentative ne se renouvellera si celle-ci avorte. Jamais peuple ne pourra comme celui-ci s'adapter à la souffrance pour accomplir une telle mission. Ne serait-ce que par curiosité philosophique ayons le dernier mot de ce qu'on a jusqu'ici appelé une utopie. C'est bien vite fait de déclarer péremptoirement que le communisme est une folie. On en disait autant du christianisme du siècle de Celse et de Marc Aurèle. Qui sait si du feu de la révolution, le catholicisme orthodoxe ne sortira pas épuré? Sommes-nous obligés d'épouser les principes des Russes, si nous sommes satisfaits de nos trustards, de nos limités illimités, de nos fauteurs de grèves qui se disent victimes des conflits qu'ils suscitent? Ici les capitalistes sont plus aimables que dans les steppes asiatiques, ils nous laissent du pain assez grassemment beurré: autres pafis autres moeurs. Mais pour les malheureux qui avaient opté entre une mort lente et une mort violente, ne leur en voulons pas s'ils ont choisi cette dernière. Envoutés par leur chimère ils ont cru (idéologie d'orientaux) qu'ils n'avaient comme Moïse qu'à lever le marteau d'airain pour pulvériser la statue du veau d'or. A la recherche de l'absolu, ils n'ont pas vu l'isolement et l'effroi des fléaux de la guerre, la peste et le choléra creuser un abîme entre leur pays et les autres du vieux monde. Quand ils se sont réveillés de leur hypnose un spectre au crâne rongé les guettait d'un côté et la mer rouge de l'autre côté menaçait de les engloutir. M. André Morizet, député communiste de France, délégué de son parti pour étudier sur place le fonctionnement de la République soviétique et qui a fait le livre le plus documenté, dit-on, sur la Russie actuelle, et dont voici la conclusion de 297 pages d'un intérêt angoissant: "Pour les bolchevistes l'avenir reconnaîtra ce qu'ils ont accompli de solide et de beau. Il dira qu'ils ont pris en charge un pays que ses maîtres avaient amené à une déliquescence complète et que, comme les tsars du XVIe siècle, ils se sont fait les rudes rassembleurs des territoires que se disputaient les aventuriers. Il dira qu'ils ont tué la féodalité et détruit la suprématie d'une caste privilégiée méprisante entre toutes. Il dira qu'ils ont libéré le prolétariat des champs et des villes et qu'après avoir brisé ses chaînes, ils l'ont affranchi de l'alcoolisme, ils ont commencé à l'instruire spirituellement. Il dira qu'une Russie d'esclaves est devenue par eux une Russie d'hommes debout comme la France de la Révolution contre les tyrans. Puis il examinera les erreurs qu'ils auront eux-mêmes signalées. Il jugera la part qui leur incombe et celle qui ne leur revient pas. Quand il aura pesé le tout dans une balance exacte, au-dessus des préoccupations dont les spectateurs actuels sont assaillis, il déclarera que les bolchevistes ont été les bons serviteurs de leur pays et du progrès humain." Avec les éditeurs, nous dirons: "Dans les grandes causes, tous les témoins doivent être entendus." Jusqu'ici on n'avait ouï qu'un son de la cloche, on ne pouvait se faire qu'une opinion incomplète du drame qui se passe en Russie. Elle apparaît déjà sous un meilleur jour maintenant que le pape l'enveloppe de sa pitié avisée laquelle lui sera rendue au centuple si les Russes sortent victorieux de l'épreuve. Ce pape au moins a compris que la neutralité n'était pas un asile inviolable et qu'il faut quand on est chef spirituel prendre parti pour le faible et l'opprimé. Bien que les termes de sa lettre ne soient pas explicites, son attitude l'est. Nous n'avons pas à décider si sa sympathie est justifiée comme il serait prématuré de dire que l'entreprise de Lenine et de Trotski est viable ou non. Parce que l'appel du pape aura de profondes répercussions dans les consciences des fidèles tous ceux qui croient au salut du monde par la liberté lui seront reconnaissants de ne pas se mêler à ceux qui disent que les Russes doivent être punis de mort pour avoir voulu innover un mode de gouvernement condamné par les impérialistes de tous les pays. Des patriotes impitoyables ont même abaissé leur pouce aplati par la manipulation des pièces d'argent pour condamner ces gladiateurs qui jouent une si passionnante partie. Et le pape a répondu pour neutraliser les effets de ces anathèmes capitalistes: Qu'ils vivent ces malheureux enfants éloignés de nous par l'injuste souffrance pour que l'amour et la foi les ramènent à Dieu.

UN VIEUX LIBERAL.

DE SVIS. VN. CHIEN. QVI. RONGE. L'OS.

Le Matin

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
PARAIT TOUS LES SAMEDIS
REDIGE EN COLLABORATION
164, rue Saint-Denis
TEL. EST 893

Le Matin est une tribune libre pour les esprits libres.
Chaque rédacteur est responsable de ses propres articles.

EVOLUTION DES PARTIS

Que signifie le mot parti?

Existe-t-il seulement un bon parti?
Si l'on est d'un parti, autant avouer qu'on est de parti pris, Le pire des partis.

De l'«Illustration»
(29 novembre 1919)

Il faut que vous sachiez que, depuis plus de soixante et dix ans, il y a eu deux partis opposés dans cet empire, sous les noms de «Tramecksan» et de «Stamecksan», termes empruntés des hauts et bas talons de leurs soudeurs, par lesquels ils se distinguent.

Sa Majesté a résolu de ne se servir que des bas talons dans l'administration du gouvernement et dans toutes les charges qui sont à la disposition de la couronne.
... tout le monde convient que la manière primitive de casser les oeufs avant que nous mangions est de les casser au gros bout; mais l'aieul de Sa Majesté régnante, pendant qu'il était vivant, sur le point de manger un oeuf eut le malheur de se couper un des doigts, sur quoi l'empereur son père donna un arrêt pour ordonner à tous ses sujets, sous peine de graves peines, de casser leurs oeufs par le petit bout.

On suppose que onze mille hommes ont, à différentes époques, aimé mieux souffrir la mort que de se soumettre à la loi de casser leurs oeufs par le petit bout.
Plusieurs centaines de gros volumes ont été écrits sur cette matière; mais les livres des «gros boutiens» ont été défendus depuis longtemps, et tout leur parti a été déclaré, par les lois, incapable de posséder des charges.

(Culliver à Lilliput, ch. IV)

«Les vieux partis sont morts»: voilà ce que l'on entend dire tous les jours, et par une infinité de gens. Et quand tout le monde s'accorde à dire ainsi une même chose, il y a de grandes chances pour que cela soit bien près d'être vrai.

Notre antique système de politique à deux compartiments étanches, importée d'Angleterre, — «made in England» — a vécu. Même dans nos hautes sphères administratives fédérales, on répudie ce mode caduc de gérer la chose publique, et l'on aspire à trouver mieux. Mais ce quelque chose de mieux n'est même pas encore parvenu à en donner une définition satisfaisante.

On a bien trouvé un nom; on a lancé ces trois mots: national, libéral, conservateur. Et l'unionisme étant encore de mode, on a enlevé les virgules et on les a remplacées par des traits d'union. Ainsi, tout le monde devrait être d'accord. Mais comme nom, surtout comme nom de parti, c'est un peu long.

Nous avions pourtant assez souvent entendu dire qu'il miter l'Angleterre en tout c'était le commencement de la loyauté. Or, dans l'antique Albion, quand on a baptisé les deux grands partis politiques, on s'en est tenu, dans les deux cas, à des mots de quatre lettres chacun: on a désigné les uns sous le nom de whip, et les autres sous le nom de «tories». Ici en Canada, on s'est d'abord servi abusivement, des mots: «libéral» et «conservateur» mais dans le langage ordinaire, on disait le plus souvent: «bleu» (quatre lettres) et «rouge» (cinq lettres) ce qui était se tenir dans la bonne tradition anglaise, et faire de l'impérialisme allant la lettre. — Ce n'est que plusieurs années

après l'établissement du gouvernement responsable, à une époque de dissension et d'incertitude, — vers 1854 — que l'on eut pour la première fois l'idée de joindre par un trait-d'union les deux mots les plus longs qui servaient à désigner nos partis. Ce fut une grande trouvaille: ce mot double: «libéral-conservateur» signifiait tout ce que l'on voulait... et rien du tout.

Si le nom de «national-libéral-conservateur» est un peu long, ce que l'on désigne par ces trois mots est tellement vaste que c'est un peu vague. Ce que le grand chef du nouveau parti répliquait aurait bien aimé c'est que sous les drapeaux d'un si vaste parti, tout le monde vint se ranger. C'est bien là l'idée de derrière la tête de l'ancien premier-ministre, s'il faut prendre au sérieux ses récents discours. Mais il ne nous a pas encore dit par quel stratagème il aurait fait s'accorder ensemble les intérêts si divers et opposés d'une pareille macédoine de partisans.

Il n'est pas nécessaire de remonter bien haut dans notre histoire politique pour trouver la date où l'on commença à avoir des doutes sur l'excellence de cette théorie ces deux grands partis uniques qu'on pourrait définir le monde politique en deux compartiments... plus ou moins étanches.

Nul n'ignore que l'Union de 1840 (avec un grand «U»: la théorie de l'unionisme ne date pas seulement de la Grande Guerre, — formant du Haut-Canada et du Bas-Canada — une seule province, avait été conclue dans le but de mater l'élément canadien-français de la province de Québec fauteur de la rébellion de 1837-38. Dans notre première assemblée législative constituée sous l'empire de l'Acte de Québec de 1791, le parti tory était composé des Anglais (de la province de Québec) assisateurs et dominateurs, qui formaient une vaste bureaucratie, dirigée par le Gouverneur, qui se consacrèrent lui-même comme un simple fonctionnaire du Ministère des Colonies, à Londres («Downing Street»); tandis que le parti libéral au contraire, était formé de l'immense majorité des Canadiens-français, qui luttaient pour conserver leur langue, leur religion et leur place au soleil. — Cette époque fut la période héroïque de notre histoire parlementaire; dans cet heureux temps: il n'y avait pas d'erreur possible: un tory était un tory, et un libéral était un libéral.

Dans le premier ministère formé sous le régime de l'Union en 1840, le Haut-Canada, beaucoup moins peuplé que le Bas-Canada, était représenté par MM. Draper, Sullivan, Dunn, Harrison et Baldwin, — auxquels on adjoignit plus tard M. Killaly, (député de London) — tandis que le Bas-Canada n'était représenté que par MM. Ogden, Daly et Day. A remarquer en passant, que dans ce ministère, il n'y avait qu'un seul catholique, M. Daly, (député de Mégantic) et pas un seul Canadien de langue française. — Hier encore, après quarante ans de gouvernement représentatif, et plus d'un demi siècle du régime si riche en promesses de la Confédération, nous en sommes revenus à peu près à notre point de départ de 1840. Près de deux millions de Canadiens et Acadiens de langue française, formant le quart de la population totale du pays étaient représentés, dans l'ancien cabinet par un seul ministre, — un sénateur, inamovible et irresponsable.

Nous entendons dire tous les jours que l'histoire se répète; c'est un truisme. Les causes semblables produisant des effets analogues, notre vie politique donne le spectacle d'éternels recommencements — Les chefs politiques de 1840, comme ceux de 1867 (voire de 1917 et de 1920) eurent devoir se mettre dans de grands frais de camouflage. En ces temps difficiles les «homme du jour», les maîtres de l'administration sentent le besoin de dissimuler leurs buts de guerre, et de loucherer sous de fausses couleurs. L'idée leur vint de donner à leur parti un nom qui signifiait tout en général et rien en particulier, et d'élaborer des programmes grandioses et d'une envergure telle que le menu fretin de l'électorat en était facilement la dupe.

Après la suspension de la constitution qui avait été nécessaire par la rébellion de 1837, — l'état de guerre ne pouvant toujours durer, — il fallut songer à rafistoler la charte de 1792, (appelée «Acte de Québec») Le ministre Draper-Ogden (1840-42) se donnait comme ministre d'union, l'ironie était un peu forte, ou de coalition, quand, en réalité, il était la résultante d'une vaste conspiration dans le but de noyer sous le nombre, asservir et assimiler l'élément français du Bas-Canada M. Draper (député de Russel) et M. Ogden (député de Trois-Rivières) les chefs incontestés de l'administration, étaient de purs tories, les créatures de la haute bureaucratie dont le chef était le Gouverneur, — un pantin administratif dont les fonctionnaires de Downing Street faisaient aller les ficelles. Deux ministres cependant, MM. Baldwin et Day, passaient pour professer des idées libérales.

L'histoire se répète, et je ne crains pas de le répéter. «Qu'allait faire dans cette galère?»... pourrions nous dire au sujet de l'hon. M. Baldwin qui avait consenti à faire partie de ce ministère Draper? — Le souvenir de l'hon. Robert Bald-

Le Tabac à fumer le plus populaire au Canada

OLD CHUM



en boîtes métalliques et en paquets

Le Tabac de Qualité

win, après tant d'années écoulées, est encore très cher à la mémoire des Canadiens de la province de Québec. Il est probable que circonvenu par des faiseurs avides de se parer de son amitié, et d'utiliser à leur profit sa grande influence, il entra dans ce ministère ultra-tory comme de nos jours, l'hon. M. Crerar fut induit à faire partie du ministère soi-disant unioniste de Sir R. Borden. Aussi, comme M. Crerar, M. Baldwin fut le premier à sortir du ministère Draper. — Dès 1841, il donnait sa démission.

En 1842, l'hon. H. Lafontaine formait un premier ministère libéral en s'adjoignant l'hon. R. Baldwin. Mais par suite de divergence de vues avec le Gouverneur (Lord Sydenham) encore trop puissant, M. Lafontaine crut de bonne politique de se retirer en 1844, pour faire place à un ministère Draper-Viger, — éphémère coalition et ridicule tentative de «cramponnage» administratif. Dès 1848, M. Lafontaine et M. Baldwin revenaient au pouvoir, et formaient leur grand ministère qui devait faire triompher d'une manière éclatante les vrais principes du gouvernement responsable. SAINTIXE

LES PETITES CHOSES QUI FLATTENT

Trouver sur la liste des légionnaires de la dernière Exposition, le nom de son tailleur.

Se sentir reconnu par un cocher de fiacre.

Etre regardé par les personnes qui suivent un convoi funèbre, au moment où on le salue.

Voire un agent lever son bâton blanc à l'instant même où l'on se montrait impatient de traverser.

Se trouver en tête d'une liste alphabétique.

Etre chaudement remercié par un camelot à qui on achète la Patrie.

Avoir un neveu qui ne rêve que d'aviation.

A quelqu'un qui vous demande: «Avez-vous vu guillotine?» pouvoir répondre: Oui; et, devant un auditoire angoissé, raconter la chose.

Etre invité à signer une carte postale collective, à l'adresse de quelqu'un qu'on connaît peu.

Jeter à un chauffeur d'auto-taxi une adresse très parisienne.

Etre l'homonyme de quel-

Hôtels de second ordre. — Constaté qu'après un coup d'oeil jeté sur votre personne, la dame du bureau vous a donné la chambre la plus chère.

Etre liché avec insistance par le chien de quelqu'un d'influent.

Traverser une gare à toute vitesse, sous les yeux d'une foule qui attend le semi-direct.

Etre cru par un employé de l'octroi.

Passer devant la terrasse d'un café plein de monde avec un costume neuf qui vous «avantage».

Venir féliciter des amis d'un caise.

petit succès auquel on a un peu contribué.

Au théâtre, être discrètement salué, de la scène, par un comédien qui vous reconnaît.

(Si l'on n'a pas le sou.) Evoquer aimablement, à l'oreille d'un homme très arrivé, le temps où l'on l'a, lui aussi, connu pauvre.

Etre d'une famille où l'on vit vieux.

Descendre de quelqu'un qui a péri dans une grande catastrophe.

Voire rire d'étonnement des personnes devant qui l'on dit qu'on n'a pas les palmes.

Annouer une mauvaise nouvelle.

N'avoir jamais été malade.

Habiter un quartier où «on trouve tout ce qu'on veut».

Avoir failli un jour constituer des témoins.

Rencontrer l'ancien ami de lycée, devenu homme célèbre, qui vous entoure le cou d'un de ses bras et vous demande comment vous allez, en pensant à autre chose.

S'entendre appeler «patron» par un cocher en maraude.

Tutoyer, devant le monde, un membre de l'Académie française.

Emile Berr

NE REMETTEZ PAS A DEMAIN CE QUE VOUS DEVEZ FAIRE AUJOURD'HUI.

Aidez une oeuvre de critique indépendante. Encouragez un journal de débats politiques et littéraires. Abonnez-vous à une feuille jeune, vivante et combative.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION AU MATIN

Vous trouverez ci-joint \$..... pour ..... mois d'abonnement.

Signé.....

Adresse.....

Prix d'abonnement:

Six mois: ..... \$ 1.50
Un an: ..... \$ 2.50

Veillez adresser un exemplaire de votre journal aux personnes suivantes qui me paraissent susceptibles de s'abonner.

Nom .....

Adresse .....

Nom .....

Adresse .....

Nom .....

Adresse .....

REMINISCENCES

Par Arthur Buies

La livraison du 10 septembre débute par un article sur Léon Lorrain, estimable jeune homme que beaucoup d'entre nous ont connu. Je me rappelle aussitôt que l'auteur de cet article s'était mis en frais de raconter, il y a deux ou trois ans, comme quoi des gens de l'île Verte s'étaient trouvés pris sur les glaces et avaient failli périr. Le «jeune» du Glaneur avait essayé de décrire les angoisses de cette situation. Je ne crois pas avoir lu de ma vie rien de plus algonquin que cette description-là. Grâce à des efforts de style ridicules, une situation des plus évocatrices et des plus tragiques tournait en une véritable bouffonnerie de cirque.

Mais entamons l'article «Léon Lorrain», pour voir si le «jeune» a réussi à apprendre quelque chose depuis trois ans.

I

«Avec les roses qui parfument les alentours (les alentours de quoi?) avec le chant des oiseaux multiples (des oiseaux multiples!)...
«Je ne suis pas de ceux que laissent indifférents le flot toujours montant d'une mortalité désolante, qui enserré les plus méritants et les moins.»

Comment voulez-vous échapper à un gaillard comme celui-là?

«Je ne suis pas de ceux que la fosse éloigne, que le tombeau fait fuir, que la mort épouvoie.»

«Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai d'autre crainte», avait dit Joad.

Comparé au saisissant laconisme du Glaneur, la réponse des Gaulois: «Nous ne craignons que la chute du ciel sur nos têtes», n'est qu'une platitude.

Le «Jeune» enfonce enfin le nommé Bayard, «chevalier sans peur et sans reproche».

Mais à quel propos dit-il tout cela? Ah! c'est pour que tout le monde sache bien que:

Je suis du nombre des âmes timides, mais anxieuses de savoir le pourquoi des choses et des événements; et devant la tombe d'une mère chérie ou en face de l'ouverture béante où vient de descendre le corps d'un frère, d'un ami, je m'incine et je songe...

Prenez garde de tomber, jeune homme. Voulez-vous me faire voir un peu quelle corrélation il put y voir entre ces attitudes si imposantes d'abord, puis ces timidités avouées, et la mort de Lorrain?

Ils ne se doutent de rien, ces «Jeunes», de même qu'ils n'ont peur de rien.

C'est là ce qu'on appelle prendre des poses pour attirer surtout sur soi-même les regards, sous le prétexte de parler d'un ami.

Maintenant, je vais aller au plus court et signaler rapidement quelques passages cueillis ça et là dans le cours de cet «écrit», destiné évidemment à émerveiller les aborigènes.

«C'était aussi un croyant, non pas à la façon de ces visionnaires à double pourpoint...»

Hein! Vous dites?...

Plus loin, l'auteur parle d'Ernest Tremblay, énigme vivante et caressant des rêves de hautes

sphères... Quelle sphère était-il en train de caresser, lui, le «jeune», quand il écrivait son Léon?

«Je m'attachai sincèrement à ce gros et jovial Alsacien blond, à l'âme un peu assombrie par cette pensée désolante qu'on retrouve un peu partout chez ceux que l'exil empêche jeunes encore; être incompris, se savoir persécuté et sentir en soi une mer de poésie et d'idéal heurtant ses vagues sans cesse agitées aux récifs multiples des exigences de la vie de chaque jour.»

Dieu du ciel! qué que c'est qu'ça?

Il est vrai qu'après le flot qui enserre, on pouvait s'attendre à voir l'exil qui empêche; mais c'est égal, c'est trop à la fois. On a bien raison de dire que les Canayens sont toujours gagnés.

Voilà bien cependant ce que les gens, qui n'ont jamais été critiqués, s'imaginent être du style! Comment voulez-vous? La critique n'existe pas dans ce pays-ci; il n'y a pas non plus de professeurs de style, et les «jeunes» sont convaincus qu'ils peuvent écrire sans avoir eu de maîtres, sans avoir été cent fois corrigés et recorgés. Ils sont convaincus qu'il leur suffit pour savoir écrire d'avoir traîné sept ou huit ans sur les bancs d'un collège quelconque de la province, où les professeurs compétents sont aussi rares que les justes dans Sodome.

Voilà pourquoi les insanités pleuvent dans une foule de choses imprimées. Je connais des individus qui ont obtenu toutes les distinctions pseudo-littéraires, des individus dont les noms paraissent dans toutes les circonstances qui se présentent où qu'ils font naître, et qui écrivent à peu près dans le genre du jeune Glaneur.

«Le soir venu... nous allions au hasard, un peu bohémien (il veut dire bohème), cherchant, admirant... la rude et son agitation aux allures gênées.» (Misère! Mais arrêtez-vous donc, jeune homme.)

«Et il parlait toujours, il parlait sans cesse, ayant un sourire à tous et une bonne parole au besoin.» (C'est bien le moins que lorsqu'on parle sans cesse on ait une bonne parole au besoin.)

«Parfois, sous l'influence de ce je ne sais quel vent sombre montant du fossé (oh! là, là, là, là!) il s'attristait et devenait rêveur. En bon ami, je respectais son silence...»

Comment, sacrebleu! Vous venez de dire qu'il parlait toujours, qu'il parlait sans cesse, et vous respectez son silence!...

Un jour, il faisait nuit, le tonnerre en silence, l'air des éclairs obscurs annonçait sa présence... Plus loin: «Les inconnoclastes dans notre pays ne sont pas rares, et notre pauvre ami Lorrain en avait une pure atroce, qui l'attristait.»

«La mort hideuse le guettait, un soir d'hiver au bord de cette rivière qu'il aimait tant (on n'a jamais pu savoir au juste pourquoi; dans tous les cas elle ne l'a pas payé de retour.) On pense tout naturellement à Napoléon qui voulait être entermé sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français qu'il avait tant aimé!»

«Affolé, épuisé, croyant voir partout des être invisibles qui en voulaient à ses jours, il sortit et voulut aller au hasard...»

Ah! par exemple, finissez, cette fois. Quoi! Voilà un homme entraîné sous les glaces épaisses, et qui sort et veut aller au hasard!... Qu'on l'arrête, qu'on l'arrête, il va se tuer!...

C'est qu'il ne se contente pas de cela, le jeune que rien n'épouvoie. Il veut se citer lui-même, et il rappelle un «portrait» qu'il a fait de Léon Lorrain, le 28 novembre 1890 — la date est scrupuleusement indiquée pour qu'on n'ait aucune raison d'ignorer ce monument — dans l'Union libérale de Québec, ce qui a été probablement la cause déterminante de la chute de ce journal. En voici un extrait:

«Notre poète est blond, d'un blond d'Allemagne; un peu grassouillet, à la Fréchette; teint animé, yeux bleus, démarche d'abbé, manières aimables et polies, tout chez lui s'harmonise parfaitement. On n'y rencontre pas de ces heurts de nature qui blessent l'oeil et font, de prime abord, un effet désagréable.»

Un blond d'Allemagne! Est-ce que c'est une couleur particulière, ça, le blond d'Allemagne? En quoi diffère-t-il du blond ordinaire? Notre jeune homme, qui n'a jamais vu d'Allemands dans sa vie, j'en suis presque sûr, a lu quelque part: Les blonds Allemands par ici, les blonds Allemands par là, et il est si convaincu qu'un véritable Allemand doit être blond avant tout, que, s'il en voyait un brun, il le prendrait immédiatement pour un Turc.

Et puis avouons que ce n'est pas très aimable de dire d'un Alsacien qu'il est d'un blond d'Allemagne. Ses mânes doivent en frémir, comme on dit en phrase étonnamment neuve.

Il en est ainsi du «grassouillet à la Fréchette» et de la démarche d'abbé. Il est étonnant, comme lorsqu'on en est une fois parti à dire des machines comme celles-là, on ne peut plus s'arrêter!

Il paraît que tout cela, mêlé ensemble, s'harmonise parfaitement et que les heurts de nature ne sauraient troubler en aucune façon cette harmonie savante qui résulte d'un homme blond d'Allemagne, grassouillet à la Fréchette, au teint animé, aux yeux bleus (il a oublié de dire bleu «de Prusse») et à la démarche d'abbé.

O lecteurs! Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

Maintenant, qu'est-ce que cela me fait, à moi, que ce soit le jeune Calixte Radiguet ou monsieur Chrysostôme Pâturot qui ait écrit les choses inquiétantes que je viens de signaler? Je ne connais pas leur auteur, je ne l'ai jamais vu de ma vie, je ne sais pas si c'est un blond d'Allemagne ou d'un blond de Cossaque. Le saurais-je que cela ne ferait absolument rien. Il n'y a pas ici de question personnelle, mais une question extrêmement sérieuse pour nous. Il s'agit de mettre un frein à ce débordement soi-disant littéraire qui achève de nous faire passer pour des êtres réellement inférieurs, et qui révèle aux yeux de l'étranger notre véritable condition intellectuelle, la plus déplorable qu'il y ait au monde.

Avec notre baragoin littéraire, qu'on a proposé dernièrement d'exhiber à Chicago comme on exhiberait les ustensiles d'un troglodyte, nous mettons le sceau à notre misérable éducation et nous donnons aux autres peuples toutes les raisons possibles de ne pas savoir où nous classer dans la famille humaine. Si, comme le Canada-Review et la Patrie l'ont fait remarquer, à propos de la présence des marins français dans le port de Montréal, nous sommes les véritables enfants de la civilisation, qu'est-ce donc en matière de litté-

rature? On ne saurait croire tout ce qu'il y a d'enfantillages et de niaiseries, sans compter les énormes fautes de langue et de style, dans la plupart des ouvrages qu'on aurait le malheur de choisir pour aller faire lire de nous à quatre cents lieues de ce qu'on appelle l'Athènes du Canada, une Athènes où il n'y a pas la plus petite bibliothèque publique et où la lecture du Courrier des Etats-Unis est interdite!

Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement dans un pays où l'on étouffe dans le germe toute indépendance de l'esprit, tout essor intellectuel librement tenté? Nous sommes le peuple le plus arriéré du monde, comparativement à ce que nous devrions être, formés que nous sommes des deux races qui marchent à la tête de la civilisation. Nous donnons ce spectacle unique, parmi les peuples éclairés, d'un peuple qui ne renferme pas de «classe» instruite. Il y a chez nous des «individus» instruits, voilà tout; et encore ne le sont-ils que relativement au reste des Canadiens. Tout homme qui a réussi, dans notre petite province, à acquérir une valeur réelle et un fonds intellectuel sérieux, ne le doit qu'à ses propres et pénibles efforts, sans aucune aide, voire même en dépit de tout et à travers tous les obstacles entassés sur sa route.

Et l'on prétend que c'est dans un milieu pareil qu'il peut exister une littérature nationale! Eh bien! Cette littérature, non seulement n'existe pas, mais encore est radicalement impossible, et elle ne cessera de l'être que lorsque ceux qui se mêlent d'écrire auront pu se former des leur jeunesse dans des collèges où du moins on leur aura appris, en même temps qu'une foule d'autres choses qu'on y enseigne pas davantage aujourd'hui. Et en tête de ces choses on peut compter l'histoire, la géographie, la critique, l'analyse qui développent et affermissent le jugement, enfin surtout la dignité humaine qui forme les caractères et permet à un jeune homme d'affronter virilement les difficultés de la vie, de compter avant tout sur lui-même, au lieu de se faire dès le début un méprisable charlatan, un diffamateur gagé et l'esclave de tous les pouvoirs afin de gagner un pain trempé dans toutes les fontes.

Je le répète: il y a ici une question de la plus haute gravité pour nous. Puisque nous sommes en train de nous dégoûter, d'ouvrir les yeux, puisque nous avons retrouvé la parole enfin, et que nous n'avons plus peur de crier nos maux, voici entre mille autres, une réforme à opérer, et cette réforme est essentielle. Il faut établir une quarantaine rigoureuse autour de la «jeune» littérature comme celle que je signale dans le présent article, la littérature de «nos plus fines plumes», qu'on peut appeler «la vieille», nous ayant fait à elle seule suffisamment de mal pour que nous ayons le droit de prendre toutes les mesures préventives contre un nouveau fléau.

Au reste, tout est à refaire dans ce pays-ci, ou plutôt tout est à faire sur de nouvelles bases, depuis la plus petite école de village jusqu'à ces grands corps qui portent le titre pompeux d'Uni-

versités. Nous n'avons aucune institution spéciale pour former la jeunesse, à qui toutes les carrières modernes sont fermées, si ce n'est l'Ecole Polytechnique de Montréal; et encore celle-ci est elle suffisante, puisque les jeunes gens qui en sortent sont obligés d'aller compléter leurs études en Europe, s'ils veulent aborder l'exécution des grandes entreprises, soit industrielles, soit scientifiques.

Il y a infiniment à dire sur une question comme celle-ci, développée et envisagée sous toutes ses faces.

Les productions littéraires, comme nous en voyons tant, sont le fruit de l'ignorance générale. Si l'oisiveté est la mère de tous les vices, l'ignorance est la mère de toutes les sottises prétentieuses. On veut planer avec les aigles quand on a peine l'envergure d'une chauve-souris, et l'on signe «Alexis Radiguet», avec la conviction que l'on signe «Gérard de Nerval».

\*\*\*

Pour ma part, je suis porté à toutes les indulgences possibles à l'égard des «Jeunes» s'ils ne nous fendaient pas la figure avec leurs prétentions outrecuidantes, s'ils voulaient être modestes un seul jour, comme il convient à des gens qui savent assez peu pour avoir tout à apprendre; s'ils voulaient enfin se mettre dans la tête qu'ils sont très malades, et que s'ils continuent de braver les lois de l'hygiène morale, ils courent le risque de devenir un objet particulier de sollicitude pour les municipalités dont ils relèvent. N'est-ce pas, par exemple, un symptôme extrêmement pénible de cette maladie que de voir le même «Jeune» dont il est ici question, crier à tue-tête dans u n des numéros du Monde illustré de 1890: «Place aux Jeunes.»

C'est à dire: «Vous hommes mûrs, qui, depuis vingt à trente ans, avez passé votre temps à l'étude, qui vous êtes formés qui avez acquis une valeur sérieuse et un fonds de connaissances considérable, qui isuels, pouvez éclairer la jeunesse, la critiquer avec fruit et lui montrer des innombrables écueils de la pensée et du style, faites place à de jeunes lévites qui n'ont jamais manié que l'encensoir, et qui, lorsqu'ils se trompent et prennent la plume en main, font des pâtés à chaque ligne ou passent à travers le papier à chaque mot.»

\*\*\*

Un journal de Québec demandait récemment, avec beaucoup de bon sens, qu'on se procurât dans les collèges de vrais Anglais pour enseigner aux élèves la langue anglaise, devenue absolument indispensable.

De grâce, commencez par nous donner au moins des professeurs de français, qui soient des Français et non pas des Canadiens ayant à peine fini leurs «études», et que l'on institue, dès le lendemain de leur cours, professeurs de toute espèce de choses dont ils n'ont pas la moindre idée.

Maintenant, je concours dans l'opinion du lecteur, qui trouve que j'en ai dit assez pour aujourd'hui.

# Pages oubliées

A PROPOS DE LORD BING-BANG

(Du Larousse Illustré)

BYNG (Georges, vicomte Torrington), amiral anglais, né à Wrothan, en 1663, mort en 1753. Son fils, John BYNG, né en 1704, mort en 1757, fut aussi un marin et né Amiral en 1756, il fut chargé de secourir Mahon assiégé par les français. Il attaqua la flotte de La Galissonnière, mais il fut complètement battu, et Mahon capitula. Cet échec excita en Angleterre une telle exaspération que le gouvernement traduisit BYNG devant un conseil de guerre, qui le condamna à mort, bien qu'il eût fait son devoir. Le malheureux amiral fut arquébuse à bord du vaisseau le *Monarque*.

A rapprocher du texte suivant:  
 "En causant ainsi ils abordèrent à Portsmouth; une multitude de peuple couvrait le rivage, et regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte; quatre soldats postés vis-à-vis de cet homme lui tiraient chacun trois balles dans le crâne le plus paisiblement du monde, et toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. Qu'est-ce donc que tout ceci? dit Cardide, et quel Démon exerce partout son empire? Il demanda quel était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie. C'est un amiral, lui répondit-on. Et pourquoi tuer cet amiral? C'est, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde: il a livré un combat à un amiral français et on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui. Mais, dit Cardide, l'amiral français était aussi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre? C'est incontestable, lui répliqua-t-on. Mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres.

VOLTAIRE ("Candide" chap. XXIII.)

Cette citation forme le paragraphe 2 du chap. XXIII suivant immédiatement celui où se trouve le fameux mot de Voltaire "quelques arpents de neiges vers le Canada" qui ont rendu Voltaire si tristement célèbre de ce côté-ci de l'Atlantique.

"Candide parut en 1750, et l'amiral Byng fut arquébuse en 1757. — Indubitablement, Voltaire voulait faire allusion à ce fait historique quand il écrivit ces lignes qui n'avaient toujours semblé n'être qu'une boutade.

La mémoire de cet amiral Byng n'en est pas flétrie, mais la mémoire du militarisme qui régnait encore en Angleterre vers la fin du grand siècle de la philosophie, est pleinement démontrée.

Ce n'est pas tout. J'ouvre encore le Larousse et je trouve ce qui suit:

LA GALISSONNIERE: — (Roland-Michel Barrin, marquis de) marin français né à Rochefort en 1695, mort en 1756. Capitaine de Vaisseau en 1738, il fut nommé en 1745 gouverneur du Canada et se signala par la douceur de son administration et son esprit d'initiative: il créa un arsenal et des chantiers de constructions à Québec, et relia une série de forts le Canada à la Louisiane. Rappelé en France en 1749, il fut nommé chef d'escadre et directeur du dépôt des cartes et plans de la marine. En 1750, il fut chargé de délimiter avec les commissaires anglais les possessions de la France et celles de l'Angleterre en Acadie. Après la reprise des hostilités, il commanda deux escadrons d'évolutions dans l'Océan (1754) et la Méditerranée (1755). Chargé en 1756, du commandement de la flotte qui transportait à Minorque le corps expéditionnaire du duc de Richelieu, il infligea une défaite complète à l'amiral BYNG.

Comme ça se trouve. Ce de la Galissonnière fut un de nos derniers gouverneurs français, celui que Bigot, d'après l'auteur du "Chien d'Or (Kirby) appelait ce "cou croché" de la Galissonnière.

On dit que l'amiral Byng avait fait tout son devoir. La Galissonnière aussi avec cette seule différence qu'il fut plus heureux. Bonheur dont il ne put jouir longtemps, étant mort la même année de son grand triomphe. (Byng vécut un an de plus mais pour se voir mettre du plomb dans la tête.)

LE VRAI MOT DE VOLTAIRE A L'EGARD DES "QUELQUES ARPENTS DE NEIGE."

Ah! Pangloss! Pangloss! Ah Martin! Martin! Ah ma chère Cunégonde! qu'est-ce que ce monde-ci? disait Candide sur le vaisseau Hollandais. Quelque chose de bien fou et de bien abominable, répondait Martin. Vous connaissez l'Angleterre, y est-on aussi fou qu'en France? C'est une autre espèce de folie, dit Martin; vous savez que ces deux Nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire précisément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'est ce que mes faibles lumières ne me permettent pas. Je sais seulement qu'en général les gens que nous allons voir sont fort atrabilaires.

"En causant ainsi ils abordèrent à Portsmouth; une multitude de peuple couvrait le rivage, et regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte; quatre soldats postés vis-à-vis de cet homme lui tiraient chacun trois balles dans le crâne le plus paisiblement du monde; et toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. Qu'est-ce donc que tout ceci? dit Cardide, et quel Démon exerce partout son empire? Il demanda quel était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie. C'est un amiral, lui répondit-on. Et pourquoi tuer cet amiral? C'est, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde: il a livré un combat à un amiral français et on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui. Mais, dit Cardide, l'amiral français était aussi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre? C'est incontestable, lui répliqua-t-on. Mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres.

vement un assez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte; quatre soldats postés vis-à-vis de cet homme lui tiraient chacun trois balles dans le crâne le plus paisiblement du monde; et toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. Qu'est-ce donc que tout ceci? dit Cardide, et quel Démon exerce partout son empire? Il demanda quel était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie. C'est un amiral, lui répondit-on. Et pourquoi tuer cet amiral? C'est, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde: il a livré un combat à un amiral français et on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui. Mais, dit Cardide, l'amiral français était aussi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre? C'est incontestable, lui répliqua-t-on. Mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres.

VOLTAIRE

("Candide" chap. XXIII)

La page-titre de ce fameux livre se lit comme suit:

CANDIDE

OU

L'OPTIMISME

Traduit de l'Allemand

De M. le docteur RALPH

Par M. de V.

"LUCET OMNIRUS"

\*\*\*

CREPITUS

se fait entendre  
 Moi aussi l'on m'honora jadis. On me faisait des libations. Je fus un Dieu:

L'Athénien me saluait comme un présage de fortune, tandis que le Romain dévot me maudissait les poings levés et que le pontife d'Egypte, s'abstenait de fèves, tremblait à ma voix et palissait à mon odeur.

Quand le vinaigre militaire coulait sur les barbes non rasées, qu'on se régalaient de glands, de pois et d'oignons crus et que le bouc en morceaux cuisait dans le beurre rance des pasteurs, sans souci du voisin, personne alors ne se gênait. Les nourritures solides faisaient les digestions retentissantes. Au soleil de la campagne, les hommes se soulageaient avec lenteur.

Aussi, je passais sans scandale, comme les autres besoins de la vie, commençaient à tourmenter des vierges, et la douce Rumina qui protège le sein de la nourrice, gonflé de veines bleuâtres. J'étais joyeux. Je faisais rire! Et se dilatant d'aïse à cause de moi, le convive exhalait toute sa gaieté par les ouvertures de son corps.

J'ai eu mes jours d'orgueil. Le bon Aristophane me promena sur la scène, et l'empereur Claudine Drusus me fit asseoir à sa table. Dans les laticlaves des patriciens j'ai circulé majestueusement! Les vases d'or, comme des tympanons, résonnaient sous moi, et quand pleins de murens, de truffes et de pâtés, l'intestin du maître me dégageait avec fracas, l'univers attentif apprenait que César avait diné!

Mais à présent, je suis confiné dans la populace, et l'on se récrie, même à mon nom!

Et Crépitus s'éloigne, en poussant un gémissement.

FLAUBERT. "La Tentation de Saint Antoine."

LE CURIEUX

## NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT...

ASSEMBLEE DE MONTREAL DU PARTI OUVRIER DU CANADA

Section de la Province de Québec

COMITE DE PROPAGANDE ET D'ORGANISATION  
 A. M. le Président et Messieurs les Membres d'organisations ouvrières du District de Montréal.

Messieurs,  
 La présente lettre circulaire est pour vous faire savoir qu'une conférence sera tenue à laquelle sont invitées toutes les organisations dont les membres croient à l'avancement du Travail.

A cette conférence on étudiera les causes du malaise qui existe actuellement parmi la classe ouvrière et salariée. La première assemblée sera tenue mardi le 22 août 1922 à 8.30 hrs. (huit heures et trente) de l'après-midi au numéro 217 est, Ste-Catherine, Montréal.

Nous souhaitons sincèrement votre présence à cette réunion afin de permettre à votre organisation d'être au courant du travail ou des déclarations qui se feront, et qui, croyons-nous vous seront profitables.

Vous savez sans doute qu'on ne peut compter sur l'appui des journaux qui se font un point d'honneur de ne pas renseigner ou de le faire d'une manière peu avantageuse pour leurs lecteurs: ces feuilles sont sous la férule de la haute finance ou des combines etc., etc., et par conséquent votre organisation gagnera d'être renseignée par sa délégation.

Soyez assuré que la présence de votre délégation à cette première assemblée ne lui fera contracter d'obligation envers qui que ce soit.

Si votre organisation doit être représentée à la convention du Congrès des Métiers et du Travail du Canada, les mêmes délégués pourront, si c'est votre désir, assister à la conférence.

Espérant que vous ne manquerez pas de saisir cette occasion d'être représentés à une réunion extraordinaire de l'élément salarié afin de prendre connaissance des machinations que l'on suscite de toutes parts pour tenir les citoyens du Canada (comme par le passé et peut-être davantage) dans l'éternel sentier des exploités.

Nous nous soucrivons.

Vos dévoués

LE COMITE

Montréal 1er. Août 1922

1751b Châteaubriand.

par le secrétaire J. H. A. Foucher

### Plan de conversion du Gouvernement

On attire l'attention des détenteurs des bons de l'emprunt de guerre, à cinq et demi pour cent échéant le premier décembre 1922, sur l'offre de renouvellement de cet emprunt par le ministre des Finances, à des conditions avantageuses. Le dernier emprunt canadien a été négocié à New-York à un prix avantageux. Le ministre veut que la présente opération financière soit une affaire entièrement domestique. Il offre d'échanger les bons arrivant à échéance contre de nouveaux bons au même taux d'intérêt, soit pour cinq ans, soit pour dix ans, au choix des détenteurs de bons. Le prêteur jouira, en outre, d'une prime d'un mois d'intérêt. Les conditions offertes sont absolument favorables au prêteur; il est probable qu'un grand nombre des bons arrivant à échéance seront renouvelés. Les échéances de bons peuvent être faites à toute succursale d'une banque chartrée. Les détenteurs qui ne désirent pas renouveler leur prêt seront remboursés le 1er décembre.

F. X. LENOIR

MARCHAND-TAILLEUR

161 Rue St-Denis

MONTREAL

John A. Sullivan, C. R.

AVOCAT

99 St-Jacques,

Main 60 MONTREAL

Tél. Main 2287 Rés. Rockland 349

J. E. C. DAOUST

ARCHITECTE

Diplôme de V. A. P. Q.

successeur de

GAUTHIER & DAOUST

180, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

E. DENIS,

HORLOGER DIPLOME

De l'Institut d'horlogerie Milwaukee et de l'horlogerie nationale française.

4 rue Ste-Catherine Est,

Montréal.

TEL. EST 8958.

Nous servons les meilleurs Vins, Bières et Repas de la Ville, Dimanche compris.

ST. JAMES HOTEL,

En face de la Gare du Grand-Tronc

Thouin et Fafard, Props.

AVOCATS

Gonzalve Desaulniers

Avocat

92 (est) rue Notre-Dame

Tel: Main 2656

LEONCE PLANTE

AVOCAT

83 Rue Craig Ouest

TEL. M. 7523

Résidence: Tél. Laalle 3787-W.

GEO. ROBERT, L.L.B.

AVOCAT

Bureau du soir et résidence

4324 rue Notre-Dame Est

(Coin Désormeaux) Tétreaultville

Bureau du jour:

71a, rue St-Jacques, Tél. M. 2402

Chambres 412 à 414. Montréal

MITCHELL, CASGRAIN & Cie

197, rue St-Jacques.

PERRON & CIE

11, Place d'Armes.

ELLIOTT & DAVID

118, rue St-Jacques, ouest.

BEAUBIEN & LAMARCHE

Rue Notre-Dame, 89, ouest.

Telephone Est 2205

JACOBS, HALL & Cie

Rue Craig, 93, ouest.

PETER BERCOVITCH

Rue St-Jacques, 269.

DESSAULLES, GARNEAU & Cie

Rue Notre-Dame, 83, ouest.

ROLAND MAILLET

Edifice LA SAUVEGARDE

Main 2656

FONTAINE & DESJARLAIS

AVOCATS

51 St-Jacques. Tél. Main 977

ALBAN GERMAIN, C.R.

82 NOTRE-DAME EST

Tel. Main 901

HENRY WEINFIELD

158, St-Jacques — Main 3198.

JOSEPH - L. GIROUARD,

NOTAIRE

35 rue S.-Jacques Main 5030

PAUL SURVEYER

AVOCAT ET PROCUREUR

112 St-François-Xavier

Tél. Main 5166

## Un siècle d'affaires de banque

TOUS les avantages que peut offrir la Banque, toutes les connaissances et toute l'expérience qu'elle a acquises en plus d'un siècle d'affaires de banque, sont consacrés au développement des intérêts du Canada tout entier.

Succursales dans toutes les agglomérations importantes du Canada  
 Département d'épargne dans toutes les succursales

**Banque de Montréal**  
 Fondée il y a plus de 100 ans.

Vous obtiendrez toujours: la meilleure qualité, le service le plus efficace et des prix beaucoup plus bas que les prix courants du marché, en faisant vos achats chez

## Dupuis Frères

LE MAGASIN DU PEUPLE  
 447-449, STE-CATHERINE EST, - - MONTREAL

## EPARGNEZ AVANT DE DEPENSER

Que votre livret de banque soit votre première occupation.  
 Votre prévoyance vous sera plus que profitable dans les années à venir.  
 Un département d'épargne dans toutes les succursales de

**LA BANQUE ROYALE DU CANADA**  
 PLUS DE \$440,000,000 EN DEPOTS

## En vente dans toutes les pharmacies et librairies

10 SOUS LE CAHIER DE 32 DIVISIONS



10 SOUS LE CAHIER DE 32 DIVISIONS

## Vente en Gros: ROUGIER FRERES, Montréal

## LES BELLES FOURRURES

Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en taupe jusqu'au luxueux tour de cou en renard ou en vison.  
 EMMAGASINAGE DES FOURRURES  
 La maison se charge de l'entretien et de la conservation des fourrures qui lui sont confiées par sa clientèle.  
**CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée**  
 130, RUE SAINT-DENIS

## H. E. Bourassa Ltée

INGENIEUR MECANICIEN  
 Réparations générales d'automobiles.  
 SPECIALITE: Pièces de rechange, roues d'engrenage et réparation des cylindres.  
 (Cylindres Reground).  
 TEL. LAS. 3345. 1405 NOTRE-DAME EST. — J.B.O.

46 NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL

## L. Ad. MORISSETTE

Dessinateur, Graveur, Imprimeur  
 EDITEUR d'ouvrages de luxe pour le Clergé et les Institutions religieuses, ILLUSTRATEUR pour le Commerce et la Publicité

## Achetez

Vos disques et Graphophone COLUMBIA des principaux dépositaires de COLUMBIA Comptant ou à termes faciles

Canadian Gramophone & Piano Co., 248 St. Catherine E.  
 A. A. GAGNIER, Gérant. Tél. E. 3539

RENE CHOPIN  
 NOTAIRE  
 80 Rue S.-Gabriel  
 TEL. M. 3826

TANCREDE FORTIN, C.R.  
 AVOCAT  
 Main 1818 97 S.-Jacques

DENTISTES  
 Docteur Edouard Latour  
 Chirurgien-dentiste  
 389 RUE ST-DENIS  
 Tél. Est 238

2 ST-DENIS  
 Vis-à-vis le carré Viger  
 Dr. Martial Durand  
 Chirurgien-dentiste  
 Tél. Est 1695 MONTREAL

DOCTEURS  
 Téléphone Est 7580.  
 Dr. J. M. E. Prévost  
 Spécialiste.  
 Des Hôpitaux de Paris, Londres, New-York.

CLINIQUE PRIVEE pour le traitement des maladies des voies Génito-Urinaires: reins, vessie, maladies vénériennes, syphilis et peau.  
 HEURES DE BUREAU:  
 10 heures A. M. à 5 heures P. M.  
 460 RUE ST-DENIS,  
 Coin Sherbrooke, Montréal.  
 Tel. Est 6958

Dr. Albéric Marin  
 Des Hôpitaux Militaires Vénériens, France, Angleterre.  
 Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis. Consultations: 2 à 5, 7 à 9.  
 295 RUE SAINT-DENIS,

## Aux Détenteurs des Bons de la Victoire du Canada, à 5 ans et à 5 1/2 pour cent d'intérêt

Émis en 1917 et échéant le 1er décembre 1922

### OFFRE DE CONVERSION

LE MINISTRE DES FINANCES offre aux détenteurs de ces bons, qui désirent continuer leurs placements sous la garantie du Dominion du Canada, le privilège d'échanger à l'échéance les bons de l'une et de l'autre catégories portant intérêt de 5 1/2 pour cent, payable semestriellement:

- (a) Les bons de cinq ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1927.
- (b) Les bons de 10 ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1932.

Tandis que les bons échéants rapporteront de l'intérêt jusqu'au 1er décembre 1922, les nouveaux bons commenceront à produire de l'intérêt à partir du 1er novembre 1922, CE QUI DONNERA UNE BONIFICATION D'UN MOIS ENTIER D'INTÉRÊT À CEUX QUI PROFITERONT DU PRIVILÈGE DE LA CONVERSION.

Cette offre est faite seulement aux détenteurs de bons arrivant à échéance et non pas à d'autres prêteurs. Les bons à émettre en vertu de cette proposition seront virtuellement de même nature que ceux échéants, sauf que l'exemption de taxe ne sera pas appliquée à la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants, qui désirent profiter de ce privilège de conversion, devraient porter leurs bons, LE PLUS TÔT POSSIBLE, MAIS NON PAS PLUS TARD QUE LE 30 SEPTEMBRE, à une succursale de toute banque chartrée au Canada, afin d'en recevoir en échange, pour les bons remis, un reçu officiel contenant une promesse de distribution de bons correspondants de la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants pleinement enregistrés, dont l'intérêt est payable par chèques émis à Ottawa, recevront, le 1er décembre, comme à l'ordinaire, leurs chèques d'intérêt. Les détenteurs de bons à coupons détacheront et retiendront le dernier coupon non échu, avant de remettre le bon lui-même pour être converti.

Les bons remis seront envoyés par les banques au ministère des Finances, Ottawa, où ils seront échangés contre des bons de la nouvelle émission, sous forme de bons pleinement enregistrés, ou de bons à coupons enregistrés, ou de bons à coupons au porteur, avec intérêt payable le 1er mai et le 1er novembre de chaque année, pendant la durée de l'emprunt. Le paiement du premier intérêt se fera le 1er mai 1923, et les bons de la nouvelle émission seront transmis aux banques pour distribution immédiate après la réception des bons remis.

Les bons de l'émission arrivant à échéance, qui n'ont pas été convertis en vertu de cette proposition, seront acquittés le 1er décembre 1922.

W. S. FIELDING,  
 Ministre des Finances.

Daté à Ottawa, le 8 août 1922.

Tél. Bell Est 5487  
**WILLIAM HAYNES**  
 Armurier et Mécanicien  
 Marchand d'Articles de Sport  
 Spécialités:  
 Chargement sur commande de cartouches de cal. 4 à 44.  
 La célèbre poudre anglaise sans fumée.  
 237 AVE HOTEL DE VILLE  
 MONTREAL.

Le journal le *Matin* est publié par la compagnie de publication le "Matin, Limited", ayant ses ateliers au No 71a, Saint-Jacques, et son bureau d'administration au No 162, rue Saint-Denis.

# LE MORT REÇOIT

Le mort reçoit. Etendu raide sur un lit d'apparat, en plastron de satin blanc comme un bourgeois 1830, un sourire figé sur sa face immobile, avec une majesté d'idole, il accueille débonnairement tous ces visiteurs qui se penchent au-dessus de lui après avoir prié distraitemment à ses pieds, avec un coup d'oeil circulaire autour de la chambre pour en admirer le luxe funèbre, les bannières avec des sentences consolantes et élogieuses: Au ciel on se reverra — Il a passé en faisant le bien. Depuis deux jours la petite maison ne s'est pas vidée. Tous ont répété après l'avoir regardé sous le nez: Il n'a pas changé! — Il est bien heureux! — Je voudrais bien me voir à sa place. — On dirait qu'il dort. — Comme il est beau! Est-ce une illusion, mais à la leur dansante des cierges, on dirait que ses narines blanches comme des ailes de papillon blanc s'agitent sous le frisson d'un rire imperceptible. Après un soupir, une grimace, qui veut être sympathique, et une petite visite à la veuve et aux orphelins, les parents, les amis se parquent dans la salle, près de la cuisine, où des odeurs de rôtis, de tartes pénètrent jusque dans la chambre mortuaire et peut-être chatouillent encore le sens olfactif du défunt. D'abord tous ces gens s'examinent en silence, le visage long comme une journée sans gin, mais quand les petits verres ont commencé à circuler, ils s'émoussillent, se coulent des regards en dessous. Quand soudain celui qui a le moins froid aux yeux déclare que les morts n'aiment pas qu'on les pleure, que le chagrin ne les ressuscite pas, on se met à conter des histoires rigolotes. Après une seconde tournée du cabaret, les histoires se font plus épiques. Tout le repertoire de *Canard* et de tous les autres journaux palmipèdes y passe. Les visiteurs gagnés par l'hilarité générale se tordent. Mais tout s'épuise, même le repertoire grivois des Canadiens, et comme le réveil tard et qu'on ne peut partir avant de s'être emparés de jambon, de porc frais, de fromages et de gâteaux et d'avoir bu tout son soul à la santé du trépassé, l'un propose pour "passer le temps" de jouer une partie de cartes. Un des cousins issu de germain ouvre les tiroirs du buffet qu'il fourrage pour y trouver ce qui fait l'amusement de Charles VII, sans succès...

— Mais pourtant, il doit être quelque part, car le bonhomme faisait sa partie de cinq-cents tous les soirs...  
 Tout à coup il pousse un cri de sauvage en l'apercevant à côté de l'horloge sur une tablette entre deux bouquets de fleurs en papier, une petite boîte en carton.  
 — Le voilà!...  
 Quatre jeunes gens s'installent à la table et le cousin ouvre la boîte.

Un éclat de rire part comme une fusée de toutes ces poitrines.  
 — Le dentier de mon oncle, s'écrie avec un air déconfit le cousin issu de germain.  
 La veuve effrayée fait irruption dans la pièce croyant que le feu a pris dans les rideaux où le défunt s'est dressé sur son séant.  
 — Qu'y a-t-il! mon Dieu!

Mais on se tord, une jeune fille tombe à bas de sa chaise, une autre se tient les côtes et crie: J'étouffe! Celle-ci essuie des grosses larmes qui coulent de ses yeux, cette autre tamponne son mouchoir dans sa bouche, pour ne pas éclater.  
 — Le palais de mon vieu! gémit la vieille. Ses deux pauvres dents d'or qui lui ont coûté vingt-cinq piastres. Je n'ai pas voulu qu'il l'emporte en terre alisé, ni qu'il l'avalé, je le lui ai ôté de peine et de misère. Tenez, il m'a mordu à deux places...

— Comme Delorme, souffle une petite à l'oreille de son ami.  
 — Vous auriez bien pu lui laisser pour ce qu'il va nous servir...  
 — Mais il est tout flambant neuf, dit une dame.

— J'en ferais bien mes beaux dimanches, fait un de ces gros derrière moi qu'on voit à toutes les enterrements.  
 — Moé itou!  
 Une idée cocasse germe soudain dans la tête du cousin.

— Ma tante si nous le faisons râfler. Mon oncle n'avait pas grand chose devant lui quand il est mort, ça nous aiderait un peu.  
 — Si je pouvais seulement payer son service reprend la veuve en essayant une larme, tandis que les autres ont vaincu leur hilarité.

— Laissez-moi faire, je vais arranger ça. Quand mouman a râflé son poêle qui lui avait coûté vingt cinq dollars, elle a gagné cinquante piastres...

— Fais pour le mieux mon homme, c'est vrai que je ne suis pas riche.  
 — Allez vous coucher, ma tante, ça ne prendra pas goût de tinnette. Voyons, qui veut prendre des coups, trois pour vingt cinq cents. Trois pour vous? Vous avez dit six. Bateau! vous y gagnerez si vous aviez un rételier de ce prix par cinquante cepts, avec quelques petites réparations, il vous traiterait comme un gant. Vous, la petite vous n'en voulez pas parce que vous avez vos trente deux quenottes saines comme des balles, vous vous ferez une bague avec l'or. Six pour vous, la grosse? C'est pas pour vous chagriner, mais vous avez des dents de chinois, jaunes comme de l'ôcre, ça vous changera à votre avantage quand vous aurez ça dans la bouche. Allez-y, les gars, c'est pour une bonne oeuvre, "Kiechez" pas si vous le gagnez vous le mettez dans le plateau quand vous serez parain d'une cloche: Bon?... Ça y va... Vous aussi! Vous êtes des "bloods" neuf piastres et demi! dans la cognotte. C'est mieux que rien... Tirons maintenant. Et il sort de sa poche trois petits dés d'ivoire. Tous alternativement viennent agiter les trois dés dans un gobelet et les jeter sur la table.

— Dix-huit, crie triomphalement une bonne vieille édentée.  
 — Dix-huit aussi, dit un grand blond dont la double rangée de dents chevauchait.  
 — Débattez entre vous deux!  
 — Tirez la première

Les spectateurs se sont approchés de la table.  
 — Moi, je parie sur la bonne femme, déclara le cousin, elle a la luck dans le bras.  
 — Moi, sur le grand serin, quand on est laid comme ça on doit être chanceux.  
 D'une main qui trembla, elle lança les cubes sur la table.

— Vingt-et-un...  
 — J'ai gagné!... Et avec un cri à réveiller la mort et des griffes d'oiseau de proie, elle saute sur les dents, tandis que l'autre dédaigne d'abatre son gobelet...

— C'est comme rien la mère vous avez dû piler sur un fer à cheval...  
 — Mais il me semble qu'on ne dit pas le chapelet souvent, dit la veuve en apparaissant dans la porte avec un oeil qui rit vaguement et l'autre qui pleure. Alions, un petit coup de coeur. On vous rendra la pareille mes amis.

POLEMARQUE

# UN SCANDALE THEATRAL A QUEBEC

## NOMBREUX ARTISTES SUR LE PAVE. — LES CONTRATS DE THEATRE SERAIENT DONC SANS VALEUR?

Il convient de signaler à l'opinion le scandale qui vient d'avoir lieu à Québec dans le monde des théâtres. M. le notaire Edmond Beaumont, de la rue St-Joseph, personnage très connu et directeur de deux théâtres Québécois, sera probablement l'objet d'une violente procédure de la part d'artistes et même de personnalités étrangères au théâtre. Parmi celles-ci on compte un ministre, des avocats et plusieurs journalistes.

Ce notaire, étant devenu directeur d'un troisième théâtre "Le Canadien" avait annoncé une saison de comédie française pour laquelle il avait engagé M. Jacques Varennes comme directeur artistique et M. Henri Miral comme régisseur général. De plus la troupe avait été formée des spectacles affichés, les décors ébauchés et M. Jacques Varennes avait engagé spécialement trois comédiennes de Paris.

Au dernier moment, le notaire Edmond Beaumont annonça aux artistes sa résolution de briser tous les contrats. Il avait parait-il signé au préalable une entente avec la compagnie américaine de cinéma "Famous Players" pour représenter au Théâtre Canadien des films de cette compagnie.

On nous assure que l'affaire n'en restera pas là. Le préjudice occasionné aux artistes et au théâtre français dans notre pays est fort grand. Il faut aux comédiens une certaine protection et nous espérons que les trois artistes parisiennes n'auront pas trop à souffrir de la mésaventure.

Voilà déjà plusieurs fois que pareille affaire se présente ici. Cela tenterait de démontrer combien les contrats de théâtre ont peu de valeur. Mais cela n'empêche pas non plus les artistes d'être d'une extrême prudence lorsqu'il s'agit pour eux de signer un engagement. Malheureusement, les artistes sont pour la plupart des gens dont la confiance ne connaît pas de bornes.

Les conséquences de ce scandale sont plus sérieuses que l'on pourrait s'imaginer. Au début de la saison, les troupes s'organisent et le comédien français pour qui les situations heureuses sont assez restreintes cherche à se caser quelque part. Or, il arrive souvent qu'il refuse tel emploi dans un théâtre pour un poste meilleur dans un autre théâtre. Si le théâtre où il s'est engagé ne fonctionne pas, le comédien demeure sans travail ou végète lamentablement. Et c'est une chose qu'on ignore, c'est une chose à laquelle ne pensent pas les gens qui vont au théâtre.

Sait-on, par exemple, à quel travail forcé sont soumis les régisseurs de nos théâtres fran-

çais? Une pièce par semaine! il faut que tout soit prêt: mise en scène, éclairage, décors, affiches, etc... Pendant que l'on joue une pièce, on en répète une autre. Bien souvent, alors que le théâtre est loos, les lumières éteintes, le régisseur est là dans sa petite loge qui travaille au prochain spectacle et quitte la scène le dernier sans que pour cela le public lui accorde plus de mérite qu'au grand premier rôle, lequel se contente de jouer la comédie.

Quelqu'un faisait remarquer tout dernièrement un point de statistique fort curieux. Presque tous les comédiens et comédiennes de nos théâtres français qui sont morts au Canada ont fait leur métier jusqu'au bout. Tous sont tombés à leur poste aussi glorieusement que des soldats. Il semble que ce fait remarquable est digne d'être publié hautement. Comment expliquer ce courage que tenait cet extraordinaire? Le comédien n'a pas le droit d'être malade. Le grand Molière mourut en jouant "Le malade imaginaire". Et combien d'autres cateurs et actrices dont le nom n'a pas été publié durent aussi donner l'illusion de la vie jusqu'au dernier moment!

C'est en présence de telles considérations qu'on est en droit de se demander pourquoi ces artistes qui nous font rire et pleurer, qui animent pour nous des personnages de la vie et du rêve, sont à la merci de la malhonnêteté précisément de ceux pour qui ils s'efforcent de représenter un tableau de l'existence.

Il faut espérer qu'une loi nouvelle protégera les comédiens français du Canada et assurera la validité de leurs engagements. Quant à ce récent scandale théâtral de Québec il indique clairement la mentalité d'un certain groupe d'individus vis-à-vis les artistes de théâtre. C'est grâce à l'impunité dont bénéficient ces tristes personnages que de pareilles mésaventures arrivent si souvent.

Les comédiens qui ont été victimes de ce coup de Jarnac feront bien de ne pas l'oublier. Ce scandale ne manquera pas d'être public en France et l'affaire du Théâtre Canadien de Québec aura comme résultat de nous priver d'artistes nouveaux. Quel est le comédien et quelle est la comédienne qui osera franchir l'océan pour venir apprendre à ses frais que les contrats de théâtre sont sans valeur au Canada?

Nous espérons qu'une certaine importance sera attachée à ce scandale afin qu'un terme soit mis à la malhonnêteté envers les artistes.

# CHRONIQUE THEATRALE

(suite de la page 1)

beau coup de souplesse en papa Courtelin et dont la composition était à point; par M. Gury, amoureux timide et blond, épatant très drôle dans la scène de consultation; par M. Derbil, acteur et auteur de traditions, qui a fait une silhouette étonnante du rôle de Cocheret; par M. Pellerin, qui ressemblait à un prix de Rome et qui a joyeusement marqué un petit bout de rôle; par M. Jean Canon qui ne fait pas de bruit, correct et froid en domestique de grande maison.

Le docteur Richard, c'est Miral. Il est impossible de jouer ce rôle avec plus de fantaisie, de comique et de naturel. Lorsque Miral est en scène on a l'impression que c'est un monsieur que l'on a croisé tout à l'heure, en face du théâtre, et que ce monsieur est monté doucement sur les planches, qu'il continue à vivre là comme il vivait auparavant, qu'il ne change rien à ses habitudes en un mot: qu'il ne joue pas. Tous les effets comiques de cet artiste sont tirés de ce naturel admirable qu'il possède pleinement et qui en font le comédien le plus inimitable qui soit.

Henri Lebndal

# LE TRAIN QUI PASSE

LA RECENTE CAMPAGNE DE LA COMMERE contre les provinces de l'Ouest suscite une riposte du "Patriote de l'Ouest".

«Vaut-on un exemple typique de la pauvreté des arguments invoqués par les détracteurs de l'Ouest? La "Presse", de Montréal, consacre tout un article de rédaction — on le trouvera plus loin "in extenso" — à démontrer que la production agricole de l'Ouest ne représente que 39 pour cent de la production totale du pays, tandis que celle de l'Ontario et du Québec réunis représente 53 pour cent, et elle conclut triomphalement que "les intérêts supérieurs à considérer dans l'intérêt national devraient être ceux de l'Est."

Cette loi du nombre est ce que l'on appelle communément la méthode prussienne. L'invoquer, c'est admettre qu'il y a opposition irrémédiable entre les deux parties du pays et que l'une doit fatalement opprimer l'autre. Supposons que dans une décade ou deux les positions soient inversées et que l'Ouest soit devenu le plus gros producteur, est-ce que les intérêts supérieurs passeront alors automatiquement de l'Est à l'Ouest?...

(Donatien FREMONT).

L'Ouest avec une population de 2,706,481 compte donc 61 pour cent, l'Est avec ses 6,148,207 compte pour 53%. Etablissez la proportion et vous vous apercevrez que la vieille ribande s'est encore mis le nez dedans.

EN VOULEZ-VOUS DU FUMIER? En v'la:

La visite du premier ministre à Papineauville et à Buckingham a REGENERE LES ESPRITS ET RECHAUFFE LES COEURS DES ELECTEURS DU COMTE DE LABELLE, et jeudi soir prochain M. SAUVE ET SA COHORTE recevront le CHATIMENT QU'ILS MERITENT. L'électorat de Labelle leur donnera, ce jour-là, le soufflet qu'on inflige aux GOUGEATS POLITIQUES. Ce sera la JUSTE REPULSION D'UNE POPULATION INDIGNE QUI RESSENT L'INSULTE DONT ELLE SUBIT ACTUELLEMENT L'OPPROBE, MAIS DONT ELLE SE DEBARRASSERA UNE FOIS POUR TOUTES EN RENVOYANT A SES APTITUDES D'AVOCAT M. Langlois, candidate de M. Sauvé, MAIS qui n'a pas le courage d'arborer ses couleurs au grand jour.

LES OISEAUX DE MAUVAIS AUGURE CHERCHENT D'HABITUDE DES CAVERNES ET DES LIEUX SOMBRES. LES AMIS DE M. SAUVE, TOUT OISEAUX DE MEME PLUMAGE, SONT A LEUR AISE DANS LES MARECAGES FANGEUX ET ILS Y SERONT RENVOYES LE 17 DU MOIS COURANT.

UNE NEEUE D'INSULTEURS, ETRES SANS VERGOGNE, EX-CANDIDATS BATTUS, VENDUS ET A

VENDRE, S'EST ABATTUE SUR LE COMTE DE LABELLE. CE SONT DES OISEAUX DE PROIE DONT L'AME EST PETRIE A L'EGAL DE LEUR PETITESSE. Toutes ces gens, cet après-midi, à Papineauville, ONT DEVERSE PENDANT UNE COUPLE D'HEURES, à l'issue de l'Assemblée, tenue par le premier ministre et ses amis, LE TROP PLEIN DE LEUR FIEL. Qu'ils y aillent d'ici à jeudi. A ce jour-là leur effort se terminera par un immense fiasco. L'ELECTEUR VENGEUR AURA SON TOUR ET TOUS LES AMIS DE M. SAUVE RENTRERONT DANS LEURS TROUS POUR EVITER LES RAYONS DE SOLEIL ECLATANT APRES LA VICTOIRE DE M. DESIRE LAHAIE, CANDIDAT LIBERAL DANS LABELLE.

Rien d'étonnant, après ces grondements apocalyptiques, si, dans la ruelle des Fortifications, l'on ne voit plus aux petites heures que trois ou quatre "bogygs" calamiteux, trois ou quatre haridelles, qui collaborent à la diffusion de la ministérielle et tellement "libérale" parole.

\*\*\*

EN DEPIT de toutes les hypocrites sonnettes propagées par la grosse presse la pilule du verdict Delorme n'est pas avalée et Diafoirus en attrape pour son rhume.

# L'HESITATION D'UN SPECIALISTE

Il paraît que le Dr Brochu, surintendant de l'Asile de Beauport, hésite à faire sienne l'opinion des experts qui ont été unanimes à démontrer, au moyen de mille subtilités, la folie d'Adelard Delorme. Le détenu serait, au témoignage du Dr Brochu, très calme et se conduirait comme tout homme parfaitement sain d'esprit.

Ne se fiant évidemment pas au témoignage infallible des "experts" montréalais non plus qu'au verdict péremptoire des douze canadiens péchés dans la masse du plus commun des mortels et improvisés en juges de l'état mental de l'accusé, l'aliéniste québécois tient à se rendre compte lui-même, par de longues et attentives observations, de ce qu'il n'est pas encore parvenu, de ce qu'il ne parvient pas, lui, le vieux spécialiste expérimenté, qui en a tant vu d'autres, à voir aussi facilement, aussi clairement que les petits jurés de la Cour d'Assises de Montréal.

Le "Progrès du Golfe".

\*\*\*

Après un long voyage à l'étranger, M. Henri Bourassa est venu reprendre sa plume, qui on le verra, est toujours vigoureuse.

A première vue, la guerre semble avoir laissé peu de traces, exception faite, bien entendu, des régions dévastées. Même là, le relèvement matériel est merveilleux. Partout, hommes et femmes travaillent, produisent, trafiquent, peinent et s'amuse comme autrefois. Moins de mutilés qu'on pourrait le croire; beaucoup de toilettes et de figures endeuillées, mais d'un deuil porté avec vaillance et dignité; moins de provocations à la vanité, à la luxure, aux folles joies. Les physionomies sont plus sérieuses qu'avant la guerre, l'apparence de santé morale et physique meilleure et certainement supérieure à ce qu'elle est ici, où la dégradation se marque avec un effrayante rapidité. Autrefois, à chacun de mes voyages, j'étais frappé du contraste entre les allures frustes, un peu sauvages, mais encore simples et honnêtes de notre peuple, et la physionomie fatiguée, aigrie, souvent mauvaise des ouvriers et des paysans de là-bas. Aujourd'hui, hélas! le contraste est tout à notre désavantage. NULLE PART, PAS MEME A LONDRES OU A NAPLES, RENCONTRE-T-ON EN HUIT JOURS CE QU'ON VOIT A MONTREAL, EN UNE JOURNEE, DE FIGURES ABRUTIES, BASSEMENT VICIEUSES, DE FACES MALES OU FEMELLES OU S'ETAIENT, EN EGALES PROPORTIONS, LA NIAISERIE, L'EFFRONTERIE ET LA PRETENTION.

Diab!e!

L'OEIL DE BOEUF.

# AUX OUVRIERS

Une conférence du parti ouvrier doit être tenue à Montréal, les orateurs seront MM. John W. Bruce, chef du parti, James Simpson, Woodworth et Irvine, députés et McAvelland — Lanouette président de la section de la province de Québec. Voir à l'intérieur la lettre que nous avons reçue à ce sujet.

# LA VIE SPORTIVE

## LE CHAMPIONNAT DU TENNIS

Au moment où l'équipe de France part disputer aux Etats-Unis, à Boston, sa demi-finale contre la formidable équipe australienne, le *Miroir des Sports* m'a fait l'honneur de me demander de résumer pour ses lecteurs l'histoire de la plus grande épreuve sportive mondiale de l'heure présente.

Nulle part ailleurs que dans le sport du lawn-tennis — et c'est là un des points qui permet de juger son immense vitalité et son extrême popularité — vous ne trouverez une épreuve suscitant un intérêt international d'une telle ampleur. Depuis plus de vingt ans — la Coupe Davis fut jouée pour la première fois en 1900 — les divers pays pratiquant le lawn-tennis ont cherché tour à tour à conquérir le titre tant envié attaché à cette belle épreuve.

### Le règlement de la Coupe Davis

Le règlement initial de la Coupe est dû à l'Américain M. Dwight F. Davis, de Saint-Louis, qui, en 1899, et devant les rapides progrès réalisés par notre sport, eut l'idée d'offrir une coupe destinée à être attribuée à l'équipe gagnante d'un match entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Il prévoyait que cinq parties devraient être jouées, quatre en simple et une en double. Cette formule offrait l'avantage considérable de ne nécessiter le déplacement que de deux joueurs au minimum. Mais il laissait, par l'article 15, la possibilité aux concurrents de nommer quatre joueurs, les deux joueurs de double pouvant ne pas être choisis pour jouer les simples. De plus, le règlement prévoyait que la "nation-champion" aurait le privilège de voir jouer sur ses propres terrains le match pour le titre. Telle est, dans ses très grandes lignes, le résumé de la formule choisie. Cette formule — primitivement conçue pour un match anglo-américain — laissait néanmoins la porte ouverte à d'autres nations et les événements ont surabondamment prouvé que l'auteur avait vu juste.

### Le palmarès de l'épreuve

La première déduction qui s'impose de la lecture de cet impressionnant tableau est que seuls trois pays n'ont jamais inscrit leur nom sur la Coupe: Angleterre, Amérique, Australie. La chose est logique, puisque ce sont dans ces trois pays que le lawn-tennis (tennis de gazon) fut inventé et pratiqué dès 1877. Ils avaient donc une sérieuse avance sur les autres nations des divers continents. Ce sont de plus trois pays où, depuis bien longtemps, les sports étaient entrés dans les moeurs et dans la vie de la plupart de leurs habitants et étudiants.

Les autres nations, plus jeunes dans notre sport, telles que la France, la Belgique, l'Espagne, le Danemark, le Japon, pour ne nommer que les principales, ne sont venues au tennis que bien après et, de plus, ne pratiquent le jeu que sur terre battue, sérieux handicap pour leurs joueurs. Telles sont, probablement, les raisons maîtresses de leurs insuccès répétés.

### L'histoire de la Coupe

On peut déduire de la lecture de ce palmarès quatre phases principales dans la lutte pour la suprématie mondiale: 1o de 1900 à 1903, supériorité de l'Amérique; 2o de 1903 à 1907, supériorité de l'Angleterre; 3o de 1907 à la guerre, supériorité de l'Australie; 4o depuis la guerre, supériorité de l'Amérique.

Au début, en 1900, l'Angleterre envoya Garr. Black et Roper-Barrett, qui perdent leurs trois matches (2 simples et 1 double, Black et Barrett). En 1902, J. Pim et les frères Doherty. H. L. venant de gagner son premier championnat à Wimbledon, tentent en vain de ramener le trophée en Angleterre. Le match suscite déjà un énorme intérêt aux Etats-Unis; mais il y va de l'honneur national! Les Anglais perdent de justesse par 5 matches à 2, les Doherty gagnant leur double (3-6, 10-8, 6-3, 6-4) et R.F. Doherty son simple sur Larned (3 sets à 1). L'année suivante, ils sont plus heureux et enlèvent la Coupe aux Américains par 4 matches à 1.

C'est alors que, pendant cinq ans, les Anglais défendent jalousement le trophée tant convoité. Ce fut le règne de gloire des frères Doherty qui supportèrent les attaques répétées de tous leurs adversaires.

A cette époque, la France et la Belgique tentent timidement leur chance et ne réussissent pas. Des luttes épiques sont enregistrées pendant cette période: la lointaine Australie envoie, dès 1905, Brookes, Wilding et Dunlop à Wimbledon. L'Amérique dépêche ses meilleurs: Ward, Clothier, Bealswright, R. Dalitte, W. Larned, Alexander et Hackett, prennent part à ces luttes de géants: ce n'est qu'en 1907 que les Australiens, grâce aux services de Brookes et tde Wilding, parvinrent à triompher de l'Angleterre par 3 matches à 2. Dans ce combat, Gore battit Wilding (3 sets à 1) et Barrett-Gore eurent le meilleur sur Wilding-Brookes, mais ce dernier avait facilement gagné ses deux singles: les Doherty n'étaient plus là! Voilà donc la coupe parcourant, pour retourner en Australie, la moitié du globe. Elle y restera pendant cinq années, malgré les attaques réitérées des Américains, qui n'hésitent pas à envoyer leurs champions aux Antipodes tenter leur chance.

En 1912, l'Angleterre bat la France à Folkestone, par 4 matches à 1, notre seule victoire tant celle de Gobert sur Gore. L'Amérique renonçant à la lutte et l'Angleterre, bénéficiant de ce walk-over, envoya Parke, Dixon et Beamish, à Melbourne. Parke est éblouissant: il bat Brookes, ne perdant que le troisième set et Heath (Wilding habitant l'Angleterre, n'avait pu faire le déplacement). Dixon bat également Heath, assurant la troisième victoire nécessaire à son pays. La coupe Davis traverse à nouveau les Océans et revient à Londres, pour peu de temps, il est vrai!

En 1913, la France, l'Allemagne, le Canada, l'Amérique entrent en lice: celle-ci gagne facilement les éliminatoires, et à Wimbledon, triomphe, grâce à McLoughlin, R.N. Williams et H. Hackett, de l'Angleterre par 3 à 2. Il s'en fallut de peu d'ailleurs: Parke gagna ses deux singles, le premier sur McLoughlin par 8-10, 7-5, 6-4, 1-6, 7-5, le second sur Williams par 6-2, 5-7, 5-7, 6-4, 6-2. Ce dernier, à son tour, ne vint à bout de Dixon que par 8-6, 3-6, 6-2, 1-6, 7-4 et Hackett-McLoughlin ne triompha de Barrett-Dixon que par 5-7, 6-1, 2-6, 7-5, 6-4.

En 1914, l'Australie durant les premiers jours de la guerre (13.15, 15 août), bat l'Américain par 3 matches à 2. Brookes et Wilding sont encore les deux héros de cette lutte épique où le jeune McLoughlin battit, dans deux parties mémorables, les deux grands joueurs australiens; McLoughlin ne perdit qu'un seul set!

### Depuis la guerre

Dès 1919, la lutte reprend; la France, la Belgique et l'Angleterre s'engagent: cette dernière

nous bat par 3 à 2 dans la finale à Deauville et — une fois encore — repart pour Sydney, sans succès d'ailleurs.

En 1920, l'Amérique, qui s'était abstenue l'année précédente, rentre dans la lice: Johnston et Tilden, secondés par Garland et Williams, triomphent difficilement de l'Angleterre dans la finale: trois des matches vont jusqu'à la limite des cinq sets. Parke et Kingscote se couvrent de gloire par leur héroïque défense. Tilden et Johnston parcoururent la moitié du globe et, marchant de succès en succès, triomphent à Auckland, des Australiens Patterson et Brookes, par 5 matches à rien! L'Amérique reprend à vingt ans de distance possession du trophée tant disputé.

L'an dernier vit l'arrivée de nombreux pays désirant tenter leur chance: douze nations envoient leur engagement parmi les quelles l'Argentine, les Philippines, l'Espagne, les Indes, le Canada, le Japon et le Danemark. L'intérêt suscité par cette épreuve ne fait que croître, en même temps d'ailleurs que de grandes difficultés d'organisation. Plusieurs nations, hésitant devant les frais énormes à engager et le risque de ne pas voir couverts par les recettes, renoncèrent à la lutte. Mais, néanmoins, tous les pays qui peuvent faire un déplacement n'hésitent pas: les Australiens viennent en Angleterre pour les Championnats de Wimbledon, puis se rendent aux Etats-Unis et disputer leur premier match à Toronto contre les Canadiens. Trois matches seulement sont joués en Europe: Angleterre-Espagne (Londres), Belgique-Tchéques (Prague), France-Indes (Paris). Tous les autres sont joués aux Etats-Unis: le Japon, grâce aux excellents services de Kamagae, Shimidzu et Kahio, parviennent au Challenge Round, après avoir successivement battu les Philippines par w. o., les Belges, les Indous, et les Australiens. Ni Brookes ni Patterson n'avaient pu se déplacer: les Australiens envoyèrent Anderson, qui était loin d'avoir atteint sa valeur actuelle, Hawkes et Todd; ils ne gagnèrent que le double.

Dans le Challenge Round contre les Américains, les petits Nippons firent merveille et Shimidzu fut à l'ndoit de battre Tilden, le grand champion américain.

Voilà en quelques mots, l'histoire extraordinaire de cette Coupe qui suscite, surtout dans le public anglo-saxon, un enthousiasme extraordinaire. Comme je le disais au début, les pays latins plus récemment venus au sport, et surtout au lawn-tennis, ne connaissent pas encore — sauf naturellement les quelques spécialistes que la chose passionne — les mêmes enthousiasmes sportifs que leurs voisins, Anglais ou Américains. Peu à peu, pourtant, constatons que l'évolution, très lente, se fait. Le jour, sans doute, où nous aurons une équipe victorieuse dans cette épreuve, il en sera autrement, et du fait que l'année suivante nous défendrons notre titre de nation champion du monde, les coeurs de nos nationaux commencent à battre plus fort. La grande presse — pas seulement la presse spécialisée — se saisira de la chose; les organisateurs auront à coeur de montrer aux étrangers qu'en France on peut également recevoir des milliers de spectateurs autour d'un court de match et — heureusement sollicités — les pouvoirs publics sauront certainement donner tout l'appui moral et matériel nécessaire à la digne réussite de l'un des plus grands événements sportifs de l'année. CRITIC.

## LE DR. SANDRAIL ET LA METHODE NOEL

Lorsqu'il vint au Canada pour représenter le gouvernement français au congrès des médecins vétérinaires à Montréal, le Dr. Jean Sandrail qui est en même temps un professeur émérite en son pays, eut le plaisir de visiter la classe du professeur Alcide Noel, 33 rue Cherrier. Depuis, il a fait connaître son opinion en ces termes sur l'enseignement qu'on y donne: "J'ai été frappé des résultats obtenus par une méthode excellente. J'ai admiré le développement intellectuel des jeunes enfants, leurs connaissances multiples et déjà approfondies. Je suis heureux de féliciter leur maître.

## Aujourd'hui plus qu'hier..

Il faut dire la vérité, quitte à s'attirer d'inévitables inimitiés: le progrès est un des principaux obstacles au progrès intellectuel du Canada, les plus grands journaux étant, dans leurs seize à trente-deux pages, des paquets d'annonces qui courent les dépêches, voire les articles de fond. Parmi ceux-ci il en est qui sont bien rédigés et intéressants, mais ils se trouvent si irrémédiablement noyés dans un tel fatras tout américain que de pareilles feuilles n'inspirent que du découragement... Presque seules, les feuilles hebdomadaires s'occupent sérieusement, sincèrement, d'idées...

LOUIS ARNOULD.

Le Mois littéraire et pittoresque — juillet 1908, p. 108-111.

## CHEMIN DE FER DU GRAND-TRONC

Taux spéciaux réduits à cause des EXPOSITIONS

### TORONTO

26 AOUT AU 9 SEPTEMBRE

### SHERBROOKE

26 AOUT AU 2 SEPTEMBRE

## Service commode de trains

Pour informations sur taux réduits, etc., s'adresser à tout agent de billets du Canadian National et du Grand-Tronc, ou à M. O. Dafeo, 230 rue St-Jacques, Tél. Main 3620.